



ANNO I

# LVSITANIA

N.º 11

REVISTA CATHOLICA MENSAL

COM APPROVAÇÃO DA AUCTORIDADE ECCLESIASTICA

Porto, 1 de Novembro de 1914

DIRECTOR

*Dr. Francisco de Sousa Gomes Velloso*

EDITOR

*Dr. Manoel Gonçalves Cerejeira*

ASSISTENTE ECCLESIASTICO

*Dr. Ferreira Pinto*

PROPRIEDADE DA COMPANHIA PORTUGUESA EDITORA



## SUMMARIO

*Quelques pages de l'histoire portugaise, Alberto Pinheiro Torres. — Analyse e synthese, Dr. Diogo de Amorim. — Pio X e o Modernismo, P. L. de C. e Castro. — O Seminario do Porto, A. Ferreira Pinto. — A Religião Catholica e a sua influencia social, Dr. Antonio de Carvalho. — Questão social. — Socialismo e demagogia, Manoel Cerejeira Gomes. — A Juventude Catholica Portuguesa, Francisco Velloso. — A Grecia foi a mãe de toda a civilização? J. Giraud. — Chronica do mez, João de Castro.*

## PREÇO

Numero avulso.	150 reis
Por assignatura	
seis mezes.	750 »
um anno.	13500 »

Todos os pedidos devem ser dirigidos á COMPANHIA PORTUGUESA EDITORA  
Rua da Boavista, 307 — PORTO

## Collaboradores da LUSITANIA

*D. Antonio Barroso, D. Antonio Barbosa Leão, D. Augusto Eduardo Nunes, D. Manoel Vieira de Mattos, Dr. Ferreira da Silva, Dr. Antonio Garcia de Vasconcellos, Dr. Pacheco d'Amorim, Dr. Correia Pinto, Dr. Lino Netto, Dr. Domingos Pinto Coelho, João Franco Monteiro, Dr. Elias d'Aguiar, Dr. Agostinho de Jesus e Souza, Dr. Antonio Bento Martins Junior, D. José d'Azevedo e Menezes, Dr. Antonio Jorge d'Almeida Coutinho e Lemos Ferreira, Dr. Mendes dos Santos, Dr. Santos Motta, Dr. Antonio d'Oliveira Salazar, Padre Guimarães Dias, Dr. Silvio Péllico, Mons. Domingues Mariz, Dr. Almeida Correia, Dr. Gonçalves Cerejeira, Dr. Castro Meirelles, Dr. João Ramos de Castro, Dr. João Cavaco, Dr. Pinheiro Torres, Dr. Agostinho Coutinho, Dr. Manoel Pereira dos Reis, Dr. Juvenal d'Araujo, Gomes Leal, José Agostinho, Visconde de Castilho, Padre Nestor Serafim Gomes, Dr. Fortunato d'Almeida, Dr. Ruella Ramos, Dr. Ferreira Pinto, Dr. Crispiniano da Costa, Conego Dr. Antonio Bernardo da Silva, Dr. Antonio de Carvalho e Dr. Arthur Bivar, Dr. Cunha Barbosa, Dr. Leite de Faria, D. Francisco d'Almeida, Zuzarte de Mendonça, Padre João Adelino Monteiro Vacondeus, Dr. Cunha e Costa, etc.*

# Historia da Igreja em Portugal

POR

## Fortunato de Almeida

Bacharel formado em Direito, Professor do Lyceu de Coimbra, Socio do Instituto da mesma cidade, da Sociedade de Geographia de Lisboa, e da Sociedade Portugueza de Estudos Historicos

### Volúmenes publicados

**Tomo I** — Desde as origens do christianismo na península até á morte de D. Diniz (1325). Um volume de 800 pag., 2\$500 reis. — **Tomo II** — Desde a aclamação de D. Affonso IV até á morte de D. João II (1325-1495). Um volume de 812 pag., 2\$500 reis.

### Em publicação

**Tomo III** — Desde a aclamação de D. Manoel I até á morte de D. João V (1495-1750). Dois volumes. Estão publicados sete fascículos. — **Tomo IV** — Desde a aclamação de D. Jos<sup>o</sup> I até á proclamação da republica (1770-1910). Um volume. — **Tomo V** — Os acontecimentos no tempo da republica. Um volume illustrado com grande numero de photographuras, e com muitos documentos.

Cada fasciculo de 80 pag., 250 reis. A cobrança é feita pelo correio, por grupos de dois fascículos, depois de distribuidos.

Toda a correspondencia deve ser dirigida á

**IMPRENSA ACADEMICA** 157. R. da Sophia  
= COIMBRA =

# LUSITANIA

REVISTA CATHOLICA MENSAL

Com a aprovação da Auctoridade Ecclesiastica

ANNO I

PORTO, 1 DE NOVEMBRO DE 1914

N.º 11

Director: Dr. Francisco de Sousa G. Velloso

Editor: Dr. Manoel Gonçalves Cerejeira

Propriedade da  
Companhia Portugueza Editora

Redacção:

Rua da Cancellia Velha, 70 — PORTO

Typ. Teixeira — Mario Antunes Leitão  
Rua da Cancellia Velha, 70

## Quelques pages de l'histoire portugaise

(Conférence donnée le 20 mars 1914,  
en la salle St. Elisabeth, à Bruxelles).

Mesdames et Messieurs :

Le 19 Octobre 1428 le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, envoya au Portugal une ambassade pour demander la main de l'infante Isabelle, fille du roi Jean I, un des plus illustres de nos monarques.

Parmi les membres de cette mission diplomatique figurait le glorieux créateur de l'art flamand, sous le pinceau duquel l'art de peindre semble avoir dit son dernier mot.

Le séjour de Jean Van Eyck chez nous ne fut pas long; nonobstant, la semence de beauté qu'il a répandue là-bas a fructifié d'une façon merveilleuse.

Quelques-unes des plus belles toiles de nos plus grands peintres — *le St. Pierre* de Gran Vasco, *l'Assomption*, de Simões et le *Fons Misericordiæ* — dénoncent clairement l'influence de l'Ecole de Bruges.

Donc, à une de vos plus authentiques gloires, nous

devons en partie d'immortels chefs-d'œuvre et des heures de haute jouissance spirituelle.

À côté des relations politiques et commerciales, les rapports artistiques entre la Flandre et le Portugal, ont persisté, étroits, pendant les siècles suivants. Dans les œuvres, par exemple, de Damião de Goes, chroniqueur du roi Manuel I, on lit que l'heureux souverain a fait venir de la Flandre des tapisseries et des enluminures et a réuni dans sa cour splendide des artistes flamands, parmi lesquels, le fameux sculpteur en bois, Olivier de Gand.

La Flandre continuait ainsi sa magnifique mission de répandre la beauté dans la petite, mais héroïque patrie portugaise.

La beauté et la piété aussi, qui seront éternellement sœurs. En effet, pendant nombre d'années, au centre de Lisbonne, un couvent de religieuses flamandes, obligées par la persécution à prendre le douloureux chemin de l'exil, fut un centre d'édification et de dévotion. Dans leurs prières, ces pieuses âmes unissaient sans doute leur chère patrie et la mienne.

En parlant de ma patrie, je ne pouvais oublier la vôtre, où tant de portugais exilés ont reçu une hospitalité généreuse et affectueuse.

Vous me permettrez de faire spécialement allusion aux religieux et religieuses portugaises qui, dans votre accueillante Belgique, ont rencontré presque une seconde patrie. Chaque fois j'admire davantage ce progressif pays, si foncièrement bon et chrétien, et à lui semble réservée la haute et douce destinée d'accueillir ceux qui, hors de ses frontières, sont persécutés pour leurs convictions, pour leur foi, au nom des prétendus principes libéraux, qui se traduisent dans la pratique — c'est la leçon de l'histoire recueillie par Taine — dans la plus monstrueuse des tyrannies. Haute et douce destinée !

Combien différente celle de mon pauvre pays, du malheureux Portugal, qui traverse la plus grave crise de son histoire, vraiment splendide au xvi<sup>ème</sup> siècle, l'époque heureuse des découvertes et aussi la plus créatrice de sa littérature.

Sous ce point de vue, il me plaît de constater certaines analogies d'émotion et de sentiment entre la littérature belge et la nôtre.

Je vais tâcher de vous le faire connaître un peu, parce qu'il est un pays presque inconnu. Poincard, l'éminent sociologue français, dans l'avant-propos de sa remarquable étude sur la patrie portugaise, écrit avec justesse : « Il s'agit de découvrir, en plein vingtième siècle, un peuple qui en a découvert tant d'autres au seizième ».

On nous confond, généralement avec l'Espagne. Rien de plus faux. Nous sommes, non seulement un pays indépendant et autonome, ayant subi à peine pendant 60 ans, dans une vie de huit siècles, la domination des Philippines, mais aussi nous sommes très distincts de nos gentils et chers voisins, par l'esprit national, l'histoire, le caractère, la langue et les manifestations de notre génie littéraire.

Certes, le même glorieux et majestueux fleuve — le Tage — qui enserré dans une boucle étroite la fameuse ville de Tolède, où vit le secret de l'œuvre du troublant del Grecco, caresse Lisbonne aussi, de ses claires eaux. Mais l'âme n'est pas la même et ce qui fait une patrie, ce n'est pas la communauté de territoire, d'origines et même de langues, mais celle plus profonde de sentiments, d'aspirations, d'idéal.

Il y a quelques années, les révolutionnaires portugais, fils indignes d'une douce et belle patrie, ont fait surgir une nouvelle notion. Par deux attentats monstrueux, ces coupables jacobins ont forcé l'attention du monde sur nous : l'assassinat de leurs rois et la terreur maintenue dans le pays, sous le régime des bombes anarchistes. De là un nouveau concept également faux. Nous ne sommes, pas un peuple d'anarchistes. Ce qui domine chez nous n'est pas le peuple portugais ; c'est une minorité audacieuse, en plein désaccord avec l'âme nationale.

L'heure présente est vraiment douloureuse, pleine de menaces et de dangers. Je le vois, je le sens profondément. Mais, on doit dire que la race lusitanienne, quoique profondément désorganisée, porte en elle-même, les qualités nécessaires, propres, à son relèvement. Il suffit — comme

•

le remarque Poinsard — qu'elle veuille envisager le vrai sens des choses et prendre la peine de travailler en connaissance de cause, à sa propre réorganisation. Cela constitue le fond du problème portugais.

Notre âme nationale, ancestrale est — Mesdames et Messieurs — un composé intéressant — je vous l'assure — du sentiment national de sens poétique et d'amour de Dieu.

Le commencement de notre monarchie (1141) est uni traditionnellement à l'apparition de la croix au jeune Affonso Henriques dans les champs de Ourique, où il a vaincu les castillans qui étaient beaucoup plus nombreux que les portugais et où il fut acclamé roi par ses soldats. Ce même roi a fait bâtir le monastère et l'église de Alcobaça en l'honneur de la Sainte Vierge, qu'il a choisie comme patronne du royaume.

C'est le Portugal naissant placé sous la protection de Sainte Marie, qu'on rencontre mêlée heureusement à tous les grands événements de notre histoire. A cause d'un miracle réalisé par la Sainte Vierge en faveur d'un des plus vaillants compagnons de notre premier roi, on bâtit l'église de Notre-Dame de Nazareth, que le peuple a entourée toujours d'une dévotion particulière.

Le culte de Marie se répandait partout : dans les plus modestes villes apparaissaient des temples, des chapelles en son honneur, comme la première expression de la piété chrétienne d'un peuple.

Cette dévotion augmente pendant les règnes suivants.

Au temps d'Alphonse II, le merveilleux *Stabat Mater*, œuvre du Pape Innocent III, a donné un nouvel essor au culte de Notre-Dame. Ce magnifique cri d'âme d'un grand croyant et d'un grand poète a inspiré beaucoup d'écrivains portugais, surtout João de Lemos, dont une des descendantes a été exilée par la République et qui jouit maintenant de l'hospitalité de votre incomparable Belgique.

Nos premiers rois se sont refusés à donner à leurs filles le nom de Marie, parce qu'il appartenait à la plus pure et la plus parfaite de toutes les femmes et qu'ainsi ils craignaient de le profaner.

Au treizième siècle le pays subit l'influence salutaire d'une Reine, qui était aussi une Sainte: Sainte Isabelle, dont le corps entier est gardé dans l'ancien monastère de Sainte Claire, à Coïmbra. Sa glorieuse mémoire est encore parfumée par les roses, dans lesquelles fut transformé le pain qu'elle destinait aux pauvres, ses meilleurs amis.

Elle était la femme du roi Denis, qui a donné un grand essor aux lettres et à l'agriculture. Ce bon roi a promulgué une loi stipulant « que quiconque ne croirait pas en Dieu et en Sa Mère ou les blasphémerait, devait être puni. »

L'influence du clergé, la classe alors la plus morale et la plus instruite, était prépondérante et son action féconde.

La plus pure incarnation de l'âme nationale, Nun'Alvares, le héros qui a fait roi le maître d'Aviz, Jean I, fondateur de la 2<sup>me</sup> dynastie, était un inspiré, un mystique, entendant, comme Jeanne d'Arc, les voix du ciel. Il a libéré le royaume dans des luttes magnifiques où ont triomphé l'héroïsme et la foi portugaise. C'est sous son ombre protectrice que nous nous réfugions dans nos heures de détresse.

Dans son âme fleurissaient les deux sentiments, qui ont inspiré les plus belles pages de notre histoire: l'amour de Dieu et l'amour de la Patrie.

Ceux-ci constituaient deux cultes qui ne pouvaient pas être séparés. Si les nouvelles conquêtes rapportaient plus de force, de puissance et de gloire au royaume, elles avaient surtout un plus grand champ d'action à la diffusion de la foi du Christ et de ses divins enseignements. On ne comprend pas les audacieuses navigations et découvertes du XVI<sup>e</sup> siècle, sans les élans de la foi catholique.

Nos caravelles bravaient tous les périls, toujours sous la protection consolatrice et encourageante du bon Dieu et de sa sainte Mère, dont le culte continuait à être le plus cher apanage du peuple portugais.

Chacun de ses triomphes d'armes et de bravoure étaient commémorés par un temple consacré à Sainte Marie. Nous devons signaler Batalha et Jeronymos, à Belem, deux splendides *bijoux d'architecture*; celle de Belem consti-

tue le sujet d'un tableau de Van Moer, qu'on admire au Musée Moderne de Bruxelles.

Le roi Jean I avait une si grande dévotion à la Mère de Dieu que lui-même a traduit du latin « *Les Heures* », qu'il récitait chaque jour.

Parmi les fils de ce bon roi, tous remarquables par leurs talents, il me plait de mettre en relief l'infant Ferdinand, une âme d'élite, qui après avoir souffert une longue captivité, mourut à Fez, en odeur de sainteté.

Je dois encore citer le roi Duarte qui a consacré un chapitre de son livre — *Leal Conselheiro* — à « la Conception Immaculée de Notre Dame Sainte Marie ».

Alphonse V a mis la mosquée d'Arzilla, en Afrique, où les portugais ont fait des merveilles, sous l'invocation de l'Assomption de Marie : avec cette fête coïncident beaucoup des plus grands exploits lusitaniens.

Vasco da Gama et tous les grands navigateurs portugais étaient des hommes d'une foi profonde et inébranlable.

Après avoir implanté en Afrique le culte de Notre-Dame, nous l'avons porté aussi en Asie. Encore aujourd'hui dans les Indes portugaises, il y a des fruits de la bonne semence jetée par nos bons et pieux ancêtres.

L'œuvre des missionnaires portugais mérite notre admiration et notre respect.

Le roi Manuel I a fait bâtir le temple des Jeronymos, dont je viens de vous parler.

Jean III, qui a offert un beau vitrail à votre Eglise de Sainte-Gudule, était si attaché aux pratiques religieuses, qu'on l'a surnommé « *le pieux*. »

Le roi Sébastien était une âme de poète, éprise d'idéal patriotique et religieux. À son époque se manifesta le génie de notre plus grand poète, Camões, qui a chanté dans les — *Lusiades* — les gloires de la patrie. Le prince de nos poètes honore souvent dans ses vers la bienheureuse Mère de Dieu. On doit dire, que presque tous nos poètes, y compris les modernes, ont fait de même, et que toute la poésie populaire, si émue et spontanée, est imprégnée du culte de la Sainte Vierge.



La restauration de 1640, qui secoua le jong espagnol, a été particulièrement favorisée par Marie. À la domination espagnole succèdent les Braganças. Le premier, Jean IV a renouvelé la consécration du royaume à l'Immaculée Conception. C'est sous cette invocation, si chère à la Mère de Dieu, qu'Elle continuait à y être vénérée. Le pieux roi n'a jamais porté la couronne sur sa tête parce qu'elle appartenait — disait-il à la Vierge Marie. Ses successeurs ont respecté cette pieuse *tradition*. Le bleu et le blanc de notre drapeau sont les couleurs de notre bienheureuse protectrice.

Depuis lors, les étudiants de l'Université de Coimbra, à l'occasion de leur matricule, devaient prêter le serment de défendre partout et toujours la Conception Immaculée de Marie.

Le roi Jean V, à cause de son dévouement au Souverain Pontife a obtenu de grandes privilèges pour la cathédrale de Lisbonne.

L'attitude du Portugal envers le Saint-Siège était tellement respectueuse et cordiale que le Pape a concédé aux Rois portugais le titre de *très-fidèles*. Par ce titre est connu dans l'histoire Joseph I, roi faible qui a vécu et régné sous l'influence néfaste du Marquis de Pombal, son premier ministre.

La reine Marie I — la pieuse — a fait bâtir le majestueux temple da Estrella, la première église du monde consacrée au Sacré-Cœur. D. Miguel fut aussi un fervent catholique, aimé pour ce motif, par tout le peuple.

Une autre dévotion profondément enracinée dans les âmes et les mœurs était celle du Très-Saint Sacrement. On l'exposait souvent et quotidiennement même en plusieurs villes. L'exposition revêtait toujours une grande solennité. On plaçait l'Hostie-Sainte sur un trône élevé, presque à la hauteur de la voûte et dont on ornait les gradins de cierges et de fleurs.

Le viatique était toujours porté processionnellement et suivi par une foule considérable, qui entonnait le *Bemdito*, un de nos plus émouvants chants religieux.

Le jeudi du Corpus-Christi, dans toutes les communes,

on organisait une procession du très Saint-Sacrement, aux dépens de la respective *Camara Municipal* (commune).

Les autorités y faisaient escorte au roi des rois. À Lisbonne, le souverain et les ministres portaient le dais.

On peut affirmer qu'il y avait au Portugal de profondes traditions catholiques.

Et toutes ces vertus s'épanouissaient dans un pays doux et lumineux, dans un décor merveilleux, au sein d'une nature combien belle et variée. Les riantes provinces de Minho et du Douro, parcourues par plusieurs grands fleuves, sont d'un pittoresque charmant. La montagneuse province de Traz-os-Montes a des perspectives d'une incomparable beauté. Les champs de Coimbra, toute peuplée de légendes d'une tristesse attendrie et qui fait rêver : Lisbonne avec son Tage, dont l'estuaire forme un des plus beaux ports du monde ; l'admirable Cintra, chantée par Byron, en des accents immortels ; la province de l'Algarve, qui forme comme un immense amphithéâtre, tourné vers la mer bleue et inondée de soleil. « Un climat délicieux, une terre heureuse et la douceur de vivre », ainsi nous parle du Portugal, dans son beau livre « Terre d'Espagne », René Bazin, l'illustre écrivain français. Nous ne pouvons oublier qu'il y a quelques jours encore, il a fait acclamer triomphalement à l'Académie Française, Notre-Seigneur-Jésus-Christ. À lui nos respectueux hommages !

Mais, s'il en est ainsi, comment expliquer la malheureuse explosion révolutionnaire ? C'est que le Portugal était profondément désorganisé. Sur ce point je ne peux pas insister, mais ce qu'il me faut accentuer, pour le moment, c'est que cette juste demande est dans plusieurs bouches, inquiètes sur le sort du Portugal, qui commence à éveiller l'attention prolongée de l'Europe. Le problème portugais ne peut être indifférent à personne, ni surtout aux catholiques et conservateurs, parce que la question qui divise profondément aujourd'hui la nation portugaise, et qui fait craindre pour son avenir n'est qu'un épisode de la formidable lutte engagée, dans les sociétés modernes, par l'esprit révolutionnaire et maçonnique contre l'esprit chrétien et l'Église, cette vieille Église qui, est comme

écrit Paul Bourget, *la grande ouvrière du salut social et la seule.*

Et puisque la révolution que nous combattons a un caractère international, qui est le secret de sa puissance, — c'est une des leçons de la question portugaise —, il faut y opposer un grand mouvement catholique, international aussi. A l'internationalisme du mal, il faut opposer l'internationalisme du bien. Il rapprocherait les catholiques de tous les pays; les réunirait dans une fédération internationale contre-révolutionnaire; organiserait une vraie et efficace croisade, qui serait un obstacle au courant démagogique, criminellement acharné à détruire la propriété, base matérielle de la société, la famille, sa base humaine et la religion, sa base divine.

Je crois que le moment est des plus favorables.

On sent que partout commence ce mouvement salubre de réaction contre la paganisation complète de la société actuelle, qui n'a presque pas d'autres mobiles d'action que l'argent et le plaisir. Au milieu de cette anarchie morale et intellectuelle, les yeux de ceux qui voient, commencent à se tourner vers l'Église. C'est le réveil de l'Évangile dans les hautes sphères intellectuelles, dont nous parle Lemaitre. La pensée humaine, qui veut l'ordre, la discipline, une règle, se tourne vers Dieu. Le merveilleux mouvement de renaissance traditionnelle et catholique, trouve ses plus ardents défenseurs parmi les jeunes et les intellectuels.

La philosophie la plus récente, après le pragmatisme de Henry James et surtout avec le bergsonisme, ne s'est-elle pas détournée du cerveau pour rendre sa confiance à cet ordre, qui, selon Pascal vient du cœur et de la charité?

Il y a quelques jours encore, Bourget, à la séance de réception de Boutroux, a pu proclamer la banqueroute du scientisme et révéler l'énigme de Pascal, qui est la solution vivante du problème de l'accord entre la Science et la Foi. Qu'un tel homme ait existé, c'est une preuve par le fait, contre laquelle aucune argutie ne saurait prévaloir. Les Jeunes ne se contentent pas d'avoir dépouillé le pré-

jugé du Scientisme. Ils vont jusqu'ou allait Pascal. Les appels du lyrique Claudel, de Jammes, plein d'un charme naïf et du mystique Peguy ne sont pas restés sans écho. C'est toute la génération montante qui se porte vers eux et avec eux chante le vrai bonheur trouvé enfin, dans la possession de la vérité! Et la Vérité c'est la Foi et ses dogmes, l'Église et ses préceptes: et la Vérité c'est Dieu même. Il est consolant de voir, Mesdames et Messieurs, cette consolidation des vieilles et éternelles véritées, qui repoussent de nouveau, comme les blés, après l'hiver, quand la neige a bien amolli le sol.

Ainsi, nous pouvons dire joyeusement avec Montalembert: «Contre tous ceux qui la persécutent, la calomnie et l'insultent, l'Église a toujours une victoire et une vengeance assurées; la victoire, c'est de leur survivre; la vengeance, c'est de prier pour eux.»

Tout cela a été oublié par nos sectaires gouvernants, qui ont oublié aussi que les libertés publiques ne peuvent vivre, que dans un milieu imprégné d'esprit chrétien; sans lui, les mœurs publiques et privées se dégradent.

C'est la pensée de Nun'Alvares, c'est ce que nous enseigne Taine, dans une page qu'on doit relire toujours. On peut, avec plus ou moins de danger, changer la forme de gouvernement d'un peuple; ce qu'on ne peut jamais faire impunément, c'est rompre la continuité historique, oublier le passé, effacer la tradition.

La patrie, comme l'humanité vit plus des morts que des vivants. Cette admirable parole de Comte signifie qu'une profonde solidarité unit les pères aux enfants, que les générations successives sont les étapes d'une même marche. Notre force individuelle n'est que le moment d'un héritage collectif. Ce qu'il y a de plus profond en nous, de plus réel, ce sont nos éléments transmis, nos traditions. Ils ont oublié tout le passé glorieux, dont je vous ai parlé tantôt. Ils ont oublié que nous descendons du «Lidador», la fleur de la bravoure; d'Egas Moniz, l'emblème de la loyauté; de Martins de Freitas, le prodige de la fidélité et surtout de Nun'Alvares, un héros et un saint. Il est temps d'en parler: nous allons le faire avec amour.

2. <sup>EME</sup> PARTIE

Nun'Alvares est né en 1360, le jour de St. Jean. Coïncidence remarquable; lui aussi devrait être un précurseur. Les chroniques racontent que, lors de sa naissance, son père, puissant prieur d'un ordre militaire et l'astrologue de la cour consultèrent les oracles, qui prédirent que le nouveau-né serait invincible. Il naissait prodigieux.

De ses nobles ancêtres, il héritait tous les éléments qui ont formé la chevalerie du Moyen-Âge et cette merveilleuse fleur mystique, qui la guide et la domine.

Son éducation basée sur la lecture des livres d'histoire et de chevalerie, spécialement de la Table Ronde, développa ce fécond et divin germe d'idéal, qu'il portait dans son âme, immaculée comme un lys blanc, puissante comme la vertu.

Il rêvait de faits héroïques, de merveilleux exploits, mais, il subordonnait tout à la gloire de Dieu, à qui il voulait consacrer son âme et son corps, dans une sincère résolution de glorifier le Roi du Ciel et de la terre, en servant son roi et en agrandissant sa Patrie. Nun'Alvares n'était pas seulement un rêveur, mais un homme d'idée, d'action, conscient d'une mission à accomplir, à laquelle les voix du Ciel l'appelaient sans cesse.

Il délivra le Portugal de la captivité castillane qui le menaçait, il mit fin à la politique personnelle des rois, pour établir la nation sur les bases solides de la volonté populaire; il la mit debout et la prépara à conquérir sa place dans l'histoire de la civilisation.

Le roi Ferdinand venait de mourir. La régence fut confiée à la reine, Éléonore Telles, femme d'une remarquable beauté, mais aussi légère que belle. Ses folles amours avec un noble espagnol, Andeiro, scandalisaient le peuple. Les plaies que cette immoralité ouvrait, comme celle d'Amfortas, devaient aussi être guéries par Nun'Alvares, fleur de pureté, nouveau Parsifal, la plus pure incarnation de l'âme nationale.

Mais, ce n'était pas seulement le dévergondage de la

reine qui faisait murmurer le peuple et le soulevait parfois en des émeutes, premiers signes de la grande révolte. Éléonore Telles avait fait acclamer reine, sa fille. Or, le peuple ne voulait pas pour reine la fille d'une femme, qui affichait une liaison indigne, au moment même où le pauvre roi râlait; il ne voulait pas la fille d'une adultère, laquelle en outre, était mariée au roi de Castille. Les portugais, fiers de leur indépendance et pleins du sentiment national, ne voulaient pas être gouvernés par un prince étranger.

Profitant des circonstances, un frère bâtard du feu roi, Jean, le maître d'Aviz, épousa la cause du peuple. Son principal auxiliaire était Nun'Alvares, que le peuple acclamait partout comme un Saint, comme un Messie. Le monarque castillan envahit le Portugal. Mais, après plusieurs défaites, les troupes ennemies rentrèrent dans leur pays. Alors le Maître d'Aviz, réunit les « Cortes », qui, repoussant les prétentions de la femme du roi de Castille, déclarèrent le trône vacant et élurent roi le « Maître » qui fut solennellement couronné, le 6 avril 1385.

Ce fut surtout l'œuvre de Nun'Alvares. Le nouveau roi, l'élu du peuple, ne pensa d'abord qu' à défendre ses droits et ceux de la nation, qui l'acclamait. Le roi de Castille envahit de nouveau le Portugal, avec une armée de 30:000 hommes. Après quelques escarmouches, le gros de l'armée se concentre à Leiria, dans les champs d'*Aljubarrota*. C'est là que les rencontre Nun'Alvares, avec ses hommes, une poignée de braves, dont le nombre atteint à peine le tiers des adversaires.

Le soleil illuminait glorieusement le champ de bataille. À l'avant-garde de ses troupes, Nun'Alvares parcourait les rangs, encourageait ses soldats, qui l'aimaient comme un père. Il les considérait, lui, comme des compagnons, comme des amis et des frères, tous voués à une destinée commune. Son influence était fondée sur la grandeur et la loyauté du but et sur l'autorité de l'exemple. Avec ces deux armes, il élevait la discipline jusqu'aux proportions du dévouement; il obtenait ainsi de ses hommes, le maximum du sacrifice. Mais Dieu était la flamme où s'avivait

son héroïsme, sa bravoure, son courage indomptable. La religion était la racine : la vertu et le civisme, les branches de l'arbre de sa vie, initié par la révélation mystique de la chevalerie.

En sauvant le Portugal, en élevant un trône pour le Maître d'Aviz, il accomplissait la mission, qui du Ciel lui avait été confiée. Mais cette mission signifiait aussi l'exaltation de son âme au sein de Dieu.

*L'aile des enamorés*, avec sa bannière, verte comme l'espérance, les yeux et le cœur pleins de sa « dame », de sa patrie et de son Dieu, attendaient impatiemment l'heure du combat et recevaient les paroles de Nun'Alvares, comme des oracles divins.

L'attaque des castillans fut formidable. Malgré sa résistance désespérée, l'avant-garde où était Nun'Alvares, céda un peu, en reculant au centre. Alors, les deux autres ailes vinrent prendre position derrière l'avant-garde, qui cédait. En même temps, le roi accourait à leur secours. Aussitôt, un corps à corps s'engagea, où la bravoure portugaise brilla triomphalement. Mais, pendant que ces choses se passaient à l'avant-garde, l'arrière-garde elle aussi était attaquée. Nun'Alvares y court, relève les courages, repousse les assaillants et conjure le danger. Il revient ensuite, excite la valeur de ses soldats jusqu'à la folie, les pousse contre l'ennemi, qu'il contraint à reculer. Les lignes de bataille se rétablissent; les gens de Castille commencent à faiblir et à céder... la victoire paraît assurée. La débâcle des castillans se fait en désordre. Le drapeau de Castille tombe par terre : son dragon mord la poussière tout empourprée de sang.

Le lendemain, jour de l'Assomption de la S.<sup>te</sup> Vierge, à qui on attribua la victoire, Nun'Alvares partait seul, en pèlerinage à Ourem.

Mais, sa tâche n'était pas finie. Il fallait poursuivre l'ennemi, qui ne désarmait pas. Nun'Alvares le traque sur son territoire même...

*Valverde! Valverde!* Page immortelle de notre histoire, qu'on devrait lire à genoux, parce que, non seulement elle

soulève notre amour patriotique, mais aussi et surtout parce qu'elle excite notre foi.

Comme elle nous édifie, la vie de ce merveilleux capitaine, meneur d'âmes et de cœurs, qui, en réalisant épiquement sa mission sur la terre, ne détachait jamais ses yeux du ciel, céleste patrie où son âme constamment s'envolait. Âme faite de bonté, essentiellement chrétienne, pleine de tendresse pour les prisonniers de guerre, les humbles, les femmes et les enfants: adoré même du peuple ennemi. Sa face rayonnait de joie et de paix intérieure et sa main ne répandait que des consolations et des grâces.

Héros et saint, la plus pure expression de notre race, s'il nous a rachetés en 1385, c'est encore son esprit qui doit nous sauver, dans la crise grave et douloureuse que nous traversons.

De tout ce que les chroniqueurs nous racontent, nous devons conclure que jamais l'espèce humaine n'a produit un plus bel exemplaire de l'union entre l'héroïsme et la sainteté: jamais, par conséquent, les hommes ont vu, si fortement enlacées, ces deux flèches spirituelles qui s'élancent de la terre vers les cieux, pour y pénétrer.

Déjà la phalange portugaise, disposée en carré, n'avancait plus: elle s'arrêtait comme pétrifiée, obéissant à l'impulsion contraire des ennemis, les castillans, qui, beaucoup plus nombreux, de tous les côtés l'assaillaient.

La terreur de la défaite surgissait partout. Beaucoup de faces pâlissaient: chez quelques autres, le courage redoublait: mais, quand ils appelaient Nun'Alvares et ne le voyaient pas, le sang se gelait dans leurs veines et ils se croyaient orphelins.

Nun'Alvares avait disparu. On le cherche partout, mais on ne le trouve nulle part. Où se trouve le père, celui qui était leur seul espoir de salut?

Où est-il?

Finalement, on le découvre. Mais, dans quel état?

À genoux, entre deux rochers, les yeux au ciel, les mains jointes, il priait. Il parlait avec Dieu, dans le ravissement de l'extase. En cette heure solennelle, Dieu lui promettait la victoire, remportée miraculeusement un peu plus tard.



Interrogé, il répondit sereinement, avec la fermeté d'un illuminé : Le moment n'est pas encore venu.

L'extase, ce calme surhumain, contrastaient avec le formidable fracas de la bataille, qui se livrait à côté. De nouveau, on le presse : tout était sur le point d'être perdu : il fallait qu'il se montrât. Mais, à celui, qui l'interrompait dans son transport divin, il répétait simplement : Le moment n'est pas encore venu.

Mais, tout-à coup, Nun'Alvares se lève, se dirige vers ses soldats, lesquels dominés, et séduits par cet esprit séducteur, par sa bannière sacrée, s'élancent vers la victoire.

Un souffle de foi agitait tous les cœurs et toutes les âmes, donnant à chaque bras, une force surhumaine. Le mouvement tout-puissant se transmettait du capitaine à la phalange entière, qui se jeta furieusement sur l'ennemi, l'écrasant. Une fois de plus triomphaient l'héroïsme et surtout la foi portugaise !

La libération du Portugal était sa mission. Son œuvre était finie. Il pouvait se reposer...

Il se reposa en Dieu. Peu après, nous rencontrons le vainqueur de tant de batailles, le connétable du royaume, reclus au convent des Carmes à Lisbonne, où il avait fait ses vœux de religieux.

Il se dépouilla de tous ses biens. Sa charité était illimitée et ne connaissait ni trêve ni repos ; les pauvres étaient ses nouveaux compagnons d'armes. La renommée du saint moine se répandait dans tout le pays. On venait de toutes parts le voir, baiser sa main, demander ses prières et sa bénédiction. S'il fut héroïque dans le monde, il ne le fut pas moins, quand il renonça à tout ce que la vanité et l'ambition humaine avaient accumulé pour l'attirer et le séduire.

Au bout de quelques années, il mourut en paix, comme il avait vécu. Sa conscience était satisfaite : il avait bien rempli sa tâche. Le sein de Dieu l'attendait. Un crucifix sur les lèvres, il agonisait, sous le regard voilé par les larmes de son royal ami, qui lui devait la couronne.

Comme ce merveilleux tableau d'un puissant monarque, agenouillé près de l'humble couche, où râlait un pau-

vre moine, symbolise bien cette belle époque de notre histoire !

Comme vous le voyez, il y a différents points de contact entre notre héros national et « la douce Lorraine », la bienheureuse Jeanne d'Arc, patronne de ce *Foyer*.

Comme Jeanne, fleur de pureté, Nun'Alvares était chaste. Comme Jeanne d'Arc, par de véritables prodiges, a résolu un grave problème politique et libéré sa patrie, Nun'Alvares mit la couronne sur la tête du Maître d'Aviz et délivra le Portugal de la captivité menaçante de Castille.

Comme Jeanne d'Arc, Nun'Alvares entendait les voix du Ciel et agissait en inspiré.

Dans un des interrogatoires que Jeanne d'Arc a subis, au cours de son ignoble procès, il y a une phrase sublime, qu'il faut retenir dans la mémoire :

« J'aimais quarante fois mieux, disait-elle, ma bannière que mon épée. »

Merveilleux instinct chez cette faible enfant, qui lui révèle qu'une bannière, étant un symbole, dépasse quarante fois une épée, qui n'est qu'une force ; et, ce qui bouterait les anglais hors de sa patrie, ce n'est pas tant l'effort de ses hommes d'armes, que la puissance mystérieuse que ses voix font passer en elle et qu'elle-même fait ensuite passer dans les âmes.

Nun'Alvares préférait aussi sa bannière à son épée. Avec celle-là, où le Christ avait la première place, il a pu faire une vraie démocratie, qui conduisit à une épopée, où toute l'âme nationale vibra à l'unisson. Comme ces lointaines époques nous semblent encore plus grandes, quand nous les comparons aux temps d'aujourd'hui, aux démocraties modernes, qui, oubliant le Christ, s'acheminent vers *l'anarchie*, par un chemin de boue et de sang.

Comme les français d'aujourd'hui, alarmés par l'anarchie morale où se débat leur patrie, tournent leurs yeux anxieux vers Jeanne d'Arc, nous, qui voyons s'effondrer la nôtre, il ne nous reste qu'à invoquer l'ombre protectrice de notre Nun'Alvares.

Il faut qu'il vienne, indomptable et invincible, nous secourir dans la lutte où nous sommes engagés : qu'il vienne

nous redire ces paroles de courage et d'espérance, qui faisaient de ses soldats, des héros: qu'il grave dans toutes les âmes, son œuvre, sa devise et son programme. Programme éternel et toujours nouveau, parce qu'il plonge ses racines dans l'amour de la Patrie, qui toujours inspira des prodiges et dans la Foi Chrétienne, qui, en tous les temps, répand des bénéfices et des grâces et renouvelle la face de la terre.

*Alberto Pinheiro Torres.*

---

## Analyse e synthese

---

(Licção de abertura dos trabalhos  
d'este anno do circulo de estudos  
do C. A. D. C. de Coimbra).

### I PARTE

Analysar um grupo de objectos, é comparar estes entre si e vêr o que nelles ha de commum.

Assim, comparar entre si as diversas cadeiras d'uma aula e notar que todas ellas teem *assento*, *pernas* e *espal-dar*, é fazer uma *analyse*.

Fazer uma *synthese* é combinar *convenientemente* os objectos d'um grupo de modo a formar um novo objecto.

No exemplo citado acima, combinar entre si quatro pernas de cadeira, um assento e um espaldar de modo a formar uma *cadeira*, seria fazer uma *synthese*.

A analyse e a synthese apparecem-nos assim como operações inversas.

D'um grupo (A) de objectos, a analyse faz surgir um novo grupo (B), em geral, menos numeroso.

Combinando entre si, convenientemente, os objectos do grupo (B), a synthese reconstitue os objectos do grupo (A).

Todas as vezes que o grupo (B) seja muito menos numeroso do que o grupo (A), comprehende-se bem que haverá toda a vantagem em fazer o estudo do grupo (B) antes de fazer o estudo do grupo (A).

É esta vantagem enherente ás duas operações — analyse e synthese, que torna possível não só toda a sciencia, mas tambem quasi todo o conhecimento humano. Sem isso, os conhecimentos humanos seriam reduzidissimos e a sciencia seria impossivel.

Com effeito, a sciencia no seu mais alto grau, é o conhecimento exacto de todas as coisas e das suas razões de ser. Ou mais simplesmente, o conhecimento exacto de todas as coisas, visto que as razões de ser d'uma coisa ainda são *coisas* quando a esta palavra se dá o seu sentido mais lato.

Se o homem fosse dotado de faculdades de tal modo potentes que lhe permittissem presenciar simultaneamente não só todas as coisas do presente mas tambem todas as coisas passadas e futuras, a sciencia seria para o homem um dom natural. Mas infelizmente o homem é tão parcamente dotado por natureza que das coisas do presente elle só pôde ter conhecimento directo d'aquellas que o rodeiam.

E essas mesmas são tão debilmente illuminadas pelas nossas faculdades que quasi nos seriam desconhecidas se a intelligencia se não servisse da attenção como d'uma lupa, para fazer convergir todas as nossas faculdades sobre o objecto que queremos conhecer.

O conhecimento que podemos ter natural e expontaneamente do presente, reduz-se pois a muito pouco.

Não somos mais felizes no que diz respeito ás coisas passadas, pois que o conhecimento que naturalmente podemos ter do passado, se reduz áquillo que temos archivado na memoria.

Ora a memoria só retém uma insignificante fracção de coisas que coexistiram connosco e essas ainda são um verdadeiro zero em relação áquellas que nos precederam. E

que dizer da tenuissima luz que a nossa intelligencia projecta no futuro?

Estas breves considerações bastam para nos fazerem ver que o conhecimento das coisas uma a uma, isto é, o conhecimento das coisas como somos naturalmente levados a consideral-as, reduzia a sciencia possivel a limitadissimas dimensões.

O homem não mais poderia conhecer do que aquellas coisas que actualmente presenciamos e aquellas cujas monographias tivéssemos archivado na memoria. E nestas condições não só a sciencia, tal qual foi definida, não existiria de facto, mas nem mesmo existiria como limite de que o conhecimento humano se pudesse approximar indefinidamente, embora sem a possibilidade de o poder attingir. Pois, na verdade, o verdadeiro limite da sciencia para um dado individuo seria dado pelo numero maximo de monographias que esse individuo pudesse decorar, numero este que seria sempre limitado.

Razão tinha pois Aristoteles quando dizia não haver sciencia do particular.

\*  
\*   \*  
\*

A verdade porém é que só o particular nos pôde ser directamente conhecido, n'este sentido de que as coisas só uma a uma podem transpôr o limiar do nosso conhecimento, visto que a nossa attenção se não pôde fixar sob muitas coisas ao mesmo tempo.

E não é menos verdade que possuímos uma sciencia a cujos progressos não é facil de vêr um fim.

Como pôde a intelligencia humana conciliar estes dois factos á primeira vista contradictorios?

Servindo-se do seu poder de *analyse* e de *synthese*.

Com effeito, ao quadro inumeravel de coisas que a natureza nos apresenta, a intelligencia humana pôde fazer corresponder um outro, creado por uma *analyse* apropriada do 1.º e contendo um reduzissimo numero de elementos. Estes ultimos, se forem em numero convenient-

temente limitado, poderão ser estudadas um a um e o seu conhecimento poderá lançar sobre a obscuridade das primeiras coisas uma grande claridade, visto que cada uma d'estas se pôde obter por uma synthese appropriada de coisas já conhecidas.

E' por isso que na base de todas as sciencias ha um trabalho de analyse. E enquanto esse trabalho não dêr um resultado sufficientemente perfeito, isto é, enquanto do quadro (A) de coisas que essa sciencia se propõe estudar, a analyse não deduzir um quadro (B), com um numero limitado de elementos e capaz de reconstituir (A) por syntheses appropriadas, essa sciencia não se formará.

Assim, por exemplo, o homem teve, em todos os tempos, necessidade immediata de conhecer o mais claramente possivel as substancias dos corpos materiaes, ainda que mais não fosse senão porque é de substancias materiaes que o homem se alimenta.

Contudo até aos fins do seculo XVIII, o conhecimento que tinhamos das substancias quasi se reduzia á descripção de certas substancias de corpos particulares e notaveis, isto é, reduzia-se a simples monographias. Só com Lavoisier, isto é, muito recentemente, a sciencia das substancias materiaes — a Chimica, se formou. Porquê? Porque Lavoisier foi o primeiro homem de genio capaz de fazer uma analyse conveniente de algumas substancias. Essa operação repetida por outros sabios, tornou possivel a criação d'um grupo de substancias novas, menos de cem e que, combinadas convenientemente, reproduziam todas as substancias naturaes.

Só depois deste trabalho prévio foi possivel substituir ao estudo das substancias, feito por monographias de coisas particulares, o estudo geral das substancias.

Do mesmo modo se passaram as coisas no estudo das côres. Uma analyse feita por um homem de genio — Newton, veio mostrar que a variedade infinita de côres que a natureza nos apresenta, resulta da combinação conveniente de sete côres particulares.

As notas musicaes são ainda um producto de analyses feitas por homens de genio.

Toda a musica não é mais do que uma synthese conveniente d'essas poucas notas.

A sciencia dos numeros tem tambem na sua base uma analyse, feita talvez por algum homem de genio em bem remota antiguidade. Comparando entre si varios grupos de objectos, alguém havia de notar pela primeira vez que o que n'elles haviam de commum era a *unidade*, o *um*. Uma synthese conveniente de *unidades*, dá o numero inteiro. Uma synthese conveniente de numeros inteiros, dá o numero racional. Uma synthese conveniente d'estes, os numeros reaes. Uma synthese conveniente de numeros reaes dá as funcções. Com uma synthese conveniente de funcções podem exprimir-se todas as leis da Astronomia, quasi todas as leis da Physica, muitas da Chimica e algumas já das chamadas sciencias sociaes.

E Pythagoras que admittia que tudo na natureza se podia exprimir por numeros, não fazia uma simples e óca figura de rethorica quando affirmava que a *unidade* era a mais alta representação da Divindade.

Do mesmo modo, alguém viu pela primeira vez que o que havia de commum em todas as figuras era o *ponto* e que com uma synthese conveniente de pontos se obtinham todas as linhas, com uma synthese conveniente de linhas todas as superficies e com uma synthese conveniente d'estas, todos os volumes.

\*

\* \*

Vê-se pois que no principio de todas as sciencias ha um trabalho de analyse que tem por fim substituir os quadros de coisas que a natureza nos apresenta e contendo numero ilimitado de elementos, um outro muito mais reduzido donde o primeiro se pode derivar por syntheses.

Neste primeiro quadro só entram as coisas que se encontram repetidas no primeiro e que por isso poderemos chamar *geraes*. Rasão tinha pois Socrates quando dizia que não ha senão sciencia do *geral*.

\*  
\*   \*  
\*

Formado o quadro das coisas geraes correspondentes a uma dada sciencia, nós poderemos imaginar uma infinidade de synteses capazes de reconstituir não só o quadro das coisas que deram origem ás coisas geraes, mas ainda muitas outras. E na impossibilidade de fazer todos as synteses possiveis, ver-nos-hemos forçados a estudar só uma parte dellas. Muito naturalmente escolheremos aquellas synteses que nos sejam mais uteis, isto é, as que nos derem resultados mais notaveis ou as que nos derem os productos que mais vulgarmente se encontram na natureza. Dahi a necessidade do estudo das leis da natureza que começará tambem por uma obra de analyse, continuada depois por trabalhos de syntese.

\*

Vê-se agora como a analyse e a synthese conseguiram valorisar o limitado numero de coisas que podemos archivar na memoria. A analyse substituindo as coisas particulares por coisas geraes; a synthese reconstituindo as coisas particulares por meio das coisas geraes.

E como ha sempre a possibilidade de substituir uma analyse por outra mais perfeita e uma synthese por outra mais appropriada, a sciencia será susceptivel de progressos indefinidos.

\*  
\*   \*

Acabamos de vêr dum modo elementar e sumario como o conhecimento scientifico depende do poder da analyse e da synthese. Veremos no proximo artigo como o conhecimento vulgar está sujeito á mesma dependencia.

*Pacheco d'Amorim,*

Doutor em Mathematica pela Universidade de Coimbra.



# Pio X e o Modernismo

---

## O Modernismo philosophico

Sob o ponto de vista doutrinal, a condemnação do Modernismo foi o acto mais saliente do pontificado, a cujo termo acabamos de assistir.

A legislação sobre a Eucharistia e a Catechese, que incontestavelmente é uma das maiores glorias do fallecido Pontifice, diz respeito mais directamente ao movimento religioso, á efflorescencia do espirito christão, que foi a grande preocupação do saudoso Pio X. Essa legislação tem um valor doutrinal que não é licito depreciar, mas a repercussão immensa que ella encontrou nas consciencias catholicas, e o extraordinario incremento espiritual que produziu no seio da Igreja, avultam n'ella mais que qualquer outro predicado, mais que nenhuma outra das suas multiplas significações.

A encyclica *Pascendi*, ao contrario, é um documento cuja importancia consiste toda no juizo critico magistralmente feito sobre uma tendencia notavel das ideias contemporaneas; e dos documentos dimanados da Santa Sé nos ultimos onze annos com respeito á orientação do pensamento catholico, nenhum se lhe póde assimilhar pela ressonancia mundial, pelo interesse do assumpto, pela gravidade excepcional das consequencias que naturalmente d'ella estão pendentés.

Traduzem uma importancia mais restricta as encyclicas motivada pela apostasia official da França e de Portugal<sup>1</sup>; os actos relativos á direcção do movimento social ca-

---

<sup>1</sup> Encycl. *Vehementer Nos*, de 11 de Fevereiro de 1906, condemnando a *Lei de Separação* em França; Encycl. *Gravissimo officii mune-*

tholico não representam um interesse mais palpitante. Incluímos n'esta apreciação a mesma encyclica; *Notre charge Apostolique*, de 25 de Agosto de 1910 a proposito do *Sillon*, e até a encyclica *Singulari quadam* ao episcopado allemão, datada de 24 de Setembro de 1912, sobre o interconfessionalismo das associações operarias.

O Modernismo é o movimento heterodoxo característico da epocha actual, e conta com ella alguns annos de vida e muitos de preparação. Quando Pio X subiu ao sólio pontifício, já este movimento atrahira as atenções previdentes de Aquelles que têm por dever guardar inalteravel o deposito da Fé, e na Cadeira de Pedro excitara os cuidados diligentes, a sollicitude de todas as Egrejas — *sollicitudo omnium Ecclesiarum* — de que falla S. Paulo (II cor. XI, 28), e que preocupam todos os Pontífices.

Leão XIII tomou a tempo opportuno as primeiras medidas necessarias; quiz atalhar o mal incipiente represando-o nas suas fontes; elaborou elle mesmo uma therapeutica apropriada, de effeito sobretudo preventivo e mais adequado a atalhar o progresso do contágio que a sanar os attingidos por elle, mas por isso mesmo dotadas da efficacia salutar e necessaria; sarjou emfim os primeiros abcessos perigosos, onde a diffusão endémica se estabeleceria com maior facilidade. As suas encyclicas, sempre admiradas, estenderam um cordão sanitario de defeza da doutrina dogmatica e tradicional contra a invasão de novas ideias, perigosas umas, outras erróneas.

A relação da obra doutrinal de Leão XIII com o desenvolvimento ontogenético do systema ainda hoje pouco denso, que chamamos Modernismo, é evidente para todo aquelle que tenha acompanhado de perto a evolução intel-

---

re, de 10 de Agosto de 1906, que reprova as cultuaes francezas; Encyc. *Une fois encore*, de 6 de Janeiro de 1907, a proposito d'uma segunda lei sobre o culto, e respondendo ás calumnias que o Parlamento francez tinha dirigido á Santa Sé, depois da *Lei de Separação*; Encycl. *Jamdu-dum*, de 24 de Maio de 1911, condemnando a *Lei de Separação* em Portugal.

lectual contemporanea, no conhecimento exacto da procedencia de todas as suas fases.

Uma vista synthetica d'esta evoluçao tem difficuldades muito superiores ás forças de centralizaçao d'uma mentalidade vulgar, e o seu estudo analitico exige um espirito affeito ás delongas d'uma investigaçao paciente e aturada, porque são multiplas e amaranhadas as linhas de orientaçao que se cruzam e fórnam a estructura mental da nossa sociedade.

No urdeme, porém, da teia d'essa estructura complexa gira constantemente d'um lado a outro da sua maior extençao a trama d'uma doutrina, assaz consistente para dar valor, assaz definida para imprimir uma coherencia fundamental ás varias manifestaçoes da Philosophia e da Critica. Em torno da construcçao kantista volteiam, descrevendo órbitas mais ou menos centrifugas, as tendencias avariadas do pensamento hodierno philosophico e scientifico, e n'ella tem o ponto commum de intersecçao, embora participem d'ella n'uma medida desigual. O semi-scepticismo que ressumbra de toda a *Critica da Razão Pura*, affilhou no agnosticismo e no relativismo evolucionista, collocados hoje nos alicerces do impressionante enygma critériologico. Da analyse completamente subjectiva com que Kánt esmiuçou o labor das faculdades cognoscitivas, e da franca autonomia de que elle deu por privilegiada a *Razão Pratica*, attribuindo a esta mesma razão uma manifesta superioridade sobre a pura especulaçao, intellectual, nasceram os diversos systemas voluntaristas do Pragmatismo, da Philosophia da Acçao, do Dogmatismo moral, outros tantos termos novos, ainda mal definidos mas unanimes em exprimir a preeminencia da pratica sobre a especulaçao, da vontade livre sobre a intelligencia, e em estabelecer, como ultimas conquistas, a Apologética e a Philosophia da *Imanencia*. Com elles a theoria do conhecimento toma por inteiro o seu aspecto moderno, e o pensamento contemporaneo talvez a sua feiçao caracteristica <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> « La pensée moderne avec une susceptibilité jalouse considère la notion d'immanence comme la condition même de la philosophie ;

Baseada sobre esta metaphysica e esta ideologia, d'um fundo commum individualista, desenvolve-se a philosophia social n'uma orientação similar, onde a autonomia da vontade livre, que na éthica kantista fundamentara a independencia da personalidade moral, justifica a independencia da personalidade juridica, os principios erróneos do liberalismo politico e social, as exaggerações desmedidas, subversivas e por vezes anarchicas dos movimentos democraticos.

Emfim, a theodiceia, e indirectamente a theologia, não menos que a psychologia e a moral, não foram extranhas á influencia enorme da philosophia kantista. Repudia-se a religião sobrenatural impossivel de ser verificada pela especulação intellectual que nada estabelece com certeza fóra do mundo subjectivo dos phenomenos; propugna-se o naturalismo e o indifferentismo religioso em virtude do principio da immanencia, unica via de attingir a Deus; o dogma, como verdade heterónoma que é, oppõe-se á autonomia do pensamento, e torna-se por isso mesmo incompatível com a mentalidade contemporânea; por derradeiro, o criticismo que levou Kant á revisão de toda a philosophia, estenden-

---

c'est-à-dire que, si parmi les idées régnautes il y a un résultat auquel elle s'attache comme à un progrès certain, c'est à l'idée, très juste en son fond, que rien ne peut entrer en l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde en quelque façon à un besoin d'expansion, et que, ni comme fait historique, ni comme enseignement traditionnel, ni comme obligation surajoutée du dehors, il n'y a pour lui vérité qui compte et précepte admissible, sans être, de quelque manière, autonome et autochtone.» (M. BLONDEL, *Lettres sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique, et sur la méthode de la philosophie dans l'étude du problème religieux*. ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, 1896, pag. 28).

— L'idée fondamentale es qui malgré toutes divergences, s'est affirmée plus énergiquement que jamais à travers la philosophie moderne, à savoir qu'il n'y a pas de vérité pour l'homme qu'il ait à subir, parce que cette vérité alors serait pour lui une compression au lieu d'un épanouissement, l'esclavage au lieu de la liberté, la mort au lieu de la vie, cette idée nous l'acceptons en pleine connaissance de cause. Et nous ne pensons pas que personne ose explicitement la regeter. «P. LABERTONNIÈRE, *Essais de Philosophie religieuse, Introd.: Philosophie et Religion*, pag. XVI—Paris, Lethielleux, 1903.

do-se a todas as manifestações systematizadas da vida intellectual, invadiu tambem os dominios da exegese biblica, encorporou sem distincção de natureza os documentos da Sagrada Escripura na massa da documentação histórica, e na História, profana como religiosa, podou todo o sobrenatural quando não se deu por satisfeito com a sua simples redução a proporções naturaes.

Ora o agnosticismo e o relativismo evolucionista, o subjectivismo e a philosophia da emmanência, o criticismo e a sua base individualista da razão autónoma, são os estratos sedimentários sôbre que repousa o humus criador da efflorescência modernista; as conclusões que derivam d'esses systemas, os principios que elles estabelecem na ordem criteriológica, moral, social e religiosa, conclusões e principios que apenas ennumeramos, constituem em boa parte o corpo da doutrina que Pio X condemnou em 1907. Qualquer curioso pode convencer-se da verdade destas afirmações, consagrando uns momentos de leitura á Encyclica *Pascendi*<sup>1</sup>.

Por outra parte é precisamente esta orientação philosophica, social, moral e religiosa, são estes exaggeros das tendencias democraticas e da critica historica, os pontos visados por Leão XIII no seu ensino doutrinal de tão largo fôlego. N'esta mesma ordem de ideias estão as medidas repressivas por elle tomadas, ou directamente nas suas immortais encyclicas, ou indirectamente por meio das Congregações Romanas.

Uma das causas porque a philosophia avariada tinha conquistado grande nomeada e até accentuadas sympathias e numerosos prosélitos entre os catholicos durante mais que a primeira metade do seculo XIX, fôra o abandono e até o desprêzo que se tinha votado á philosophia tradicional da Igreja.

---

<sup>1</sup> Que o modernismo assenta sôbre uma base kantista confessam-no os mesmos interessados: «Noi accettiamo la critica della ragione pura che Kant e Spencer hanno fatto. (*Il Programma dei modernisti — Risposta all'Enciclica di Pio X, «Pascendi Dominici gregis»*, pag. 97 — Roma, 1908).

Sem brilho, quasi desprovida de sequazes, a Escolástica não podia fazer face á invasão das novas ideias. Não poucos philosophos catholicos incriminaram até de ter favorecido com o seu methodo a ousadia das especulações metaphisicas e ter encaminhado assim pouco a pouco os espiritos para o racionalismo. Por seu turno as tentativas infructiferas, feitas nos sentidos tradicionalista e ontológico, maior reputação conquistaram ao kantismo, que se apresentava inquestionavelmente como *systema* de mais forte envergadura. Outros catholicos, em quem a *philosophia* allemã encontrara mais ou menos acceitação, justificavam a sua attitude pretendendo que o methodo escolástico não estava em conformidade com as necessidades do tempo e o progresso da sciência.

Pio IX não deixou de intervir a favor da Escolástica, defendendo-a, manifestando as *sympathias* que ella lhe merecia, e protegendo os que a estudavam.

Bonnetty foi convidado a 11 de! Junho de 1855 pela Sagrada Congregação do Indice a subscrever a seguinte proposição: « *methodus, qua usi sunt D. Thomas, D. Bonaventura et alii post ipsos scholastici non ad rationalismum ducit, neque causa fuit, cur apud scholas hodiernas philosophia in naturalismum et pantheismum impingeret. Proinde non licet in crimen doctoribus et magistris illis vertere, quod methodum hanc, praesertim approbante, vel seltem tacente Ecclesia, usurpaverint* ». <sup>1</sup> O *Syllabus* condemnou mais tarde a outra affirmação: « *Methodus et principia, quibus antiqui Doctores scholastica Theologiam excoluerunt, temporum nostrorum necessitatibus scientiarumque progressu minime congruunt* ». <sup>2</sup>

Foi, porém, Leão XIII que dentro da Igreja deu ao movimento filosofico uma orientação definida, tentou uma medida em si mesma eficaz para obviar ao progresso do

---

<sup>1</sup> DENZINGER, *Enchiridion*, 10.<sup>a</sup> edição n.º 1652.

<sup>2</sup> DENZINGER, *Enchiridion*, n.º 1713. E' a proposição 13.<sup>a</sup> do *Syllabus*.

kantismo entre os catholicos e sobretudo entre o clero, e promoveu a plena restauração da philosophia tradicional.

Esta grande obra foi inaugurada pela encyclica *Aeterni Patris*, a 4 de Agosto de 1879, quando havia apenas um anno que o successor de Pio IX subira á Cadeira de Pedro. A apparição do documento pontificio foi um acontecimento no mundo theologico. Era a proclamação official dos importantes serviços que a philosophia escolastica prestara á sciencia sagrada. Leão XIII considerava a Escolastica como o systema philosophico que melhor ainda satisfazia o espirito humano pela sua justeza e profundidade, e o que fornece ao theologo mais recursos para sintetizar os dados da Fé e os da Razão e promover a explicação racional do dogma, tanto quanto esta é possivel. Porisso mandava que o seu estudo, adoptado todavia ás necessidades do pensamento contemporaneo e ao progresso do seculo, fosse o estudo official da philosophia nos meios de cultura catholica.

E' conhecida a importancia intensiva do movimento neo-escolastico que se seguiu á encyclica, sabidos todos os esforços empregados n'este particular pelo immortal pontifice; reconhecida a acção benéfica d'um tal movimento na difusão da sã doutrina e consequentemente na repressão do erro.

Notemos, porém, sem mais demora que as direcções pontificias não foram apesar de tudo comprehendidas e applicadas por todos com a mesma fidelidade e intelligencia. A Escolastica não deixou de ser discutida quanto ao seu valor objectivo e á sua opportunidade; pensadores catholicos, sobretudo na Allemanha, França e Italia, começaram a criticar o que elles chamaram o *intellectualismo* tradicional, declarando insufficiente para resolver o problema capital da apologética christã, e as infiltrações kantistas, de cada vez mais favorecidas pela reputação sempre crescente do philosopho de Königsberg, alastraram raizes em muitos espiritos que desdenhavam do escolasticismo.

Vinte annos corridos sobre a encyclica *Aeterni Patris*, Leão XIII intervem d'uma maneira mais rigorosa. Herman Schell, famigerado professor da Faculdade de Theologia da Universidade de Würbourg, foi condemnado em Roma em

1899 é toda a sua obra litterária incluída no indice. A 8 de Setembro d'esse mesmo anno, o Papa escrevia uma celebre *Carta ao clero de França*:

« Nós condemnamos de novo as doutrinas que não teem da verdadeira philosophia mais que o nome, e que, arruinando os mesmos fundamentos do saber humano, conduzem logicamente ao scepticismo universal, e á irrelição. E'-nos profundamente doloroso constatar que de alguns annos a esta parte alguns catholicos creem poder seguir a reboque d'uma philosophia que, sob o especioso prétéxto de libertar a razão humana de toda a ideia preconcebida e de toda a illusão, lhe nega o direito de afirmar o que ultrapassa as suas proprias operações, sacrificando dest'arte a um subjectivismo radical as certezas que a metaphisica tradicional, consagrada pela auctoridade dos espiritos mais vigorosos, dava como necessarios e inabalaveis fundamentos da demonstração da existencia de Deus, da espiritualidade e immortalidade da alma, da realidade objectiva do mundo exterior.

E' profundamente deploravel que este scepticismo doutrinal, de importação estrangeira e de origem protestante, tenha sido acolhido com tanto favor n'um paiz justamente celebre pelo seu amor á clareza das ideias e da linguagem. »

E tambem :

« E' ao clero que incumbe oppor-se, como uma barreira, ao erro invasor e á heresia que se dissimula; a elle compete vigiar as manobras dos fautores da impiedade que se atacam á Fé e á honra d'esse paiz catholico, desmascarar os seus ardis e apontar as suas ciladas, prevenir os ingénuos, fortalecer os timidos, abrir os olhos aos cegos. Uma erudição superficial, uma sciencia vulgar não bastam para esta obra; são necessarios estudos sólidos, aprofundados e continuos, n'uma palavra, um conjunto de conhecimentos doutrinaes capazes de luctar com a subtiliza e a singular astucia dos nossos modernos contradictores

A 8 de Dezembro de 1902 o Papa fazia as mesmas considerações ao clero italiano,

« a fim de o preservar das perniciosas influencias da epoca »,

porque não obstante as suas boas qualidades, ia consentindo que



«se introduzisse no seu gremio, aqui e alli, um violento desejo de innovações temerarias <sup>1</sup>.»

Já era a luta contra o Modernismo.

P. L. DE C. E CASTRO.

---

## O Seminario do Porto <sup>2</sup>

---

### V

**Resumo:**— *Formação intelectual, moral, social e espiritual dos alumnos do seminario do Porto; professores e directores espirituais.*

O assumpto proposto n'este resumo é vasto. Entretanto, elle está de tal modo ligado e entrelaçado que não é facil escrever sobre a formação intellectual sem referencias a qualquer das outras formações e vice-versa. O professor que tem a seu cargo a formação intellectual não pôde esquecer nem prescindir da formação moral, social e espiritual dos seus discipulos. Deste modo o seminario realisa por completo o seu fim e pôde apresentar-se como *escola modelo*.

Vejamos, pois, algumas considerações. Em artigo anterior historiamos a evolução das disciplinas professadas na diocese do Porto até se fixar o quadro actual. Na regencia das cadeiras os professores nunca esqueceram a seguinte regra dos Estatutos: «Ter a maior vigilancia na pureza e ortodoxia da doutrina, inspirar a maior veneração pela re-

---

<sup>1</sup> LETTERA ENCYCLICA *Fim dal principio*.

<sup>2</sup> Continuado da pag. 517

ligião, pela Igreja e sua hierarchia ecclesiastica e emfim no ensino das verdades seguir o preceito de S. Agostinho: *in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.*

Eu creio bem que até á hora presente nenhum professor se tem afastado, mercê de Deus, desta norma suprema, que syntetisa, admiravelmente, as obrigações dos professores de theologia, na ordem intellectual.

Todos conhecem bem a doutrina catolica e a orientação dada pelos summos Pontifices e por isso sabem combater as innovações perigosas, todas as vezes que ellas aparecem.

Sabem que o primeiro, o mais instante e supremo cuidado dos pastores, seja qual fór a sua categoria, deve ser o conhecimento da fé, a sua pregação aos fieis e por isso assim procuram formar os seminaristas de hoje e pastores muito em breve.

*Sem fé é impossivel agradar a Deus* e por isso é urgente a sua pregação; *ella mesma*, como affirma o apostolo S. Paulo, *é o fundamento dos bens que devemos esperar e a convicção dos que não vemos.*

É, pois, dever imperioso do sacerdote catolico a annunciação da fé para que os fieis esperem, com profunda convicção, os bens visiveis e invisiveis; conhecer o deposito da revelação — eis a primeira necessidade para quem quizer *ser luz do mundo*, como preceitúa o Evangelho.

Mas contra a fé levantam-se, por toda a parte e sempre, as mais terriveis contradicções; o livro, o folheto, a folha solta e a imprensa diaria combatem, por mil fórmas, o dogma, a moral e todas as instituções creadas e desenvolvidas á sombra da Igreja. A sede de innovações, a desenfreada liberdade, o prurido de conquistar nome, a aura popular, embora conquistada á sombra das maiores transigencias com o erro, — eis o que o clero catolico tem de combater com vigor e constancia. Por isso, sempre e agora com mais intensidade, é preciso formar a intelligencia do sacerdote, a sua cultura intellectual para que possa ensinar a fé, adaptando-se ás varias necessidades dos fieis, combater o erro sob os differentes aspectos porque se apresenta, e preservar-se e preservar os outros das opiniões erroneas.

*Interfícite errores*, guerra ao erro, eis a norma suprema.

E é assim que os professores do Seminario têm procurado formar a intelligencia dos seus discipulos.

\*

Desde 1872 todos os professores são antigos alumnos do Seminario e bachareis formados em theologia ou direito pela Universidade de Coimbra, alguns com as duas formaturas e pela Universidade Gregoriana de Roma, em cujas aulas sempre se distinguiram ao lado de grandes capacidades do regimen monarchico e muito acima d'aquelles que hoje dirigem os destinos deste povo portuguez. Damos a relação dos professores de theologia desde 1840 até á data presente, porque não sabemos quando se nos offerecerá outra occasião mais opportuna.

Conego Antonio Roberto Jorge.

Padre-Mestre Balthazar Velloso de Sequeira.

Conego José Simões Gomes.

Conego Manoel Filippe Coelho. <sup>1</sup>

Conego Antonio Alves Mendes da Silva Ribeiro.

Conego João Alvares de Moura.

Conego José Correia Cardoso Monteiro. <sup>2</sup>

Deão Torquato Pereira Soares da Motta.

Conego José Antonio Correia da Silva.

Conego Manoel Ignacio da Silveira Borges.

Conego Joaquim Luiz d'Assumpção.

Abbade Dr. José Domingues Maris.

Conego Theophilo Salomão Coelho Vieira Seabra.

Conego Manoel José Gonçalves Correia e Sá.

Conego Theotonio Manoel Ribeiro Vieira de Castro. <sup>3</sup>

Deão Manoel Luiz Coelho da Silva.

---

<sup>1</sup> É Capello em Theologia.

<sup>2</sup> Falleceu bispo de Angra do Heroismo.

<sup>3</sup> É bispo de Meliapôr.

Abbade Dr. Antonio Moutinho. <sup>1</sup>  
 Conego José Alves Correia da Silva.  
 Dr. Antonio Ferreira Pinto.  
 Conego Antonio Joaquim Pereira.  
 Conego Antonio Bernardo da Silva.  
 Dr. Manoel Pereira Lopes.  
 Abbade Dr. Francisco Correia Pinto.

\*

Se da formação intellectual passarmos á moral, é forçoso reconhecer que não podemos separar uma da outra, porquanto sempre a Igreja exigiu sciencia e virtude nos seus ministros.

« Por muito recomendada que seja a necessidade da sciencia para o clero, e por certo nunca o será demais, ninguem creia que nella se resume a perfeição sacerdotal, antes inutil deverá ser considerada, se não se manifesta em todos os actos da vida. O presbytero é christão para si e padre para os outros; tanto pois por causa de si como por causa dos outros deve o seu procedimento ser ensino de doutrina e exemplo pratico da sua instrucção; de outro modo incorre na sentença do apóstolo S. Thiago e com elle se lhe poderá dizer: *Tua fé é morta porque não tem as obras.* Não seremos nós que estabelecendo differença e distincção entre o sacerdote sabio, mas discolo e o que é santo, mas ignorante, perguntaremos depois qual é o menos prejudicial ou mais aceitavel. São de natureza diversa os males que causam; de um e outro, porém a Igreja tem igualmente medo e a ambos repelle do seu sanctuario. »

« Sciencia e bons costumes — nunca a Igreja separou estes dotes, nem aceitou um com dispensa do outro. »

« Emquanto a vós, seminaristas, appello para a santidade do ministerio a que vos consagrais; appello para a ge-

---

<sup>1</sup> É bispo de Portalegre. Foi Prelado de Moçambique e bispo de Cabo Verde.

nerosidade e justiça que nunca são invocadas em vão perante o coração da mocidade; appello emfim para a felicidade de toda a vossa vida, dependente destes poucos annos de experimentação.»

«Sciencia e costumes são os dois predicadós que o povo com toda a razão quer ver num sacerdote para lhe chamar exemplar e que, espero em Deus, tambem encontrará em vós seminaristas, quando a par da instrução lhe levardes igualmente os bons exemplos em que sois aqui educados »<sup>1</sup>

E, nesta ordem de ideias, sempre tem procedido aquelles que trabalham no seminario, não esquecendo os inimigos implacaveis que, na arena das relações, tanto arrastam os fieis e até o proprio sacerdote. Por isso nunca se esquecem de prevenir os ordinandos contra os perigos que os acompanham e assaltam a todos os instantes.

\*

Mas, desde ha muito, a luta está tambem travada no campo social. Esta luta, esta questão é universal e o clero não póde ser indifferente perante a sua agitação.

«É necessario que o clero vá ao povo christão, que está ameaçado de todas as partes por armadilhas e por toda a especie de falazes promessas, impellido particularmente, pelo socialismo, para a apostasia da fé hereditaria. Desejamos mesmo que no fim da educação nos seminarios, os aspirantes ao sacerdocio recebam conhecimento dos documentos pontificies que dizem respeito á questão social e á democracia christã, abstendo-se todavia de tomar qualquer parte no movimento externo. Em seguida, já Padres, occupem-se com particular cuidado do povo, em todos os tempos objecto das mais affectuosas sollicitudes da Igreja. . . promovendo no mundo leigo catholico as instituições reconhecidas como verdadeiramente efficazes para o melhoramento

---

<sup>1</sup> Allocução de D. Americo.

\*

moral e material das multidões; e, além de tudo isto, defendendo os principios de justiça e de caridade evangelica, onde todos os direitos e todos os deveres da sociedade civil encontrem um justo equilibrio; eis nas suas partes principaes a nobre tarefa da sua acção social.»<sup>1</sup>

No seminario do Porto não existe cadeira de economia ou estudos sociaes, nem ella se encontra no programma dos estudos para os seminarios italianos approvedo por Pio x, em 5 de maio de 1907. Não obstante a falta, a questão social não é esquecida e d'ella se occupam varios professores<sup>2</sup> nas orações de sapientia por occasião da abertura das aulas do seminario.

Em algumas cadeiras ha referencias especiaes á questão social e os compendios actuais citam todos os documentos pontificios. Na leitura que se faz durante as refeições principaes, nunca esquecem as encyclicas de Leão XIII e outros documentos e escriptos opportunos.

Nos annos lectivos de 1909-1910 e 1910-1911, fundaram alguns alumnos do Seminario um *Circulo de Estudos*. Organisaram uns estatutos, reuniram quinzenalmente, estudaram varios assumptos e entre elles os seguintes:

Catechese, divorcio, escravatura, celibato, questão social, alcoolismo, usura, conferencias de S. Vicente, cooperativismo, acção social do Padre, credito agricola e caixas Raiffeisen, instrucção religiosa do povo, beneficencia, movimento catholico em Portugal, salario, catholicismo e protestantismo...

Mas... o mal de que enferma a sociedade portugueza é muito grande, talvez incuravel. A indolencia da quasi totalidade dos que se entregam a trabalhos intellectuaes, o respeito humano vencendo aquelles que são animados de melhor vontade, a falta de coragem para desprezar o riso ou qualquer dito de quem nada faz e muito se incommoda

<sup>1</sup> Leão XIII aos bispos de Italia, 8 de dezembro de 1902.

<sup>2</sup> Torquato Soares da Motta, Theophilo Salomão Vieira de Seabra, Joaquim Luiz da Assumpção, Manoel José Gonçalves Correia e Sá e Manoel Luiz Coelho da Silva.

com os trabalhos dos outros — eis as causas de muitas obras e iniciativas ficarem perdidas.

Embargar o caminho a quem marcha é a norma do grande numero.

\*

A educação religiosa dos seminaristas está regulamentada pelos estatutos e vejamos rapidamente o que se tem feito na diocese do Porto.

Nos seculos xvii e xviii os actos religiosos e sobretudo os exercicios espirituaes aos crdinandos eram dados quasi sempre nas ordens religiosas e a Congregação do Oratorio desempenha um papel primacial.

Por 1801 e 1802 apparecem nos processos certidões de exercicios feitos já no Collegio de S. Lourenço. Nos annos seguintes deram-se na capella do Paço Episcopal, sob a vigilancia de D. Antonio de São José e Castro e direcção de qualquer Presbytero da sua confiança.

Desde que este Prelado abriu o seu seminario, n'este se realisaram os exercicios espirituaes, sendo seus directores os revs. Guilherme José Marques, Antonio dos Santos e Agostinho Soares.

Por vezes, nos processos apparecem attestados passados pelo Vice-Reitor ou algum prefeito sobre a assistencia a exercicios e a crença politica.<sup>1</sup>

No templo de Fr. Manoel de Santa Ignez os exercicios espirituaes e da ordem eram feitos nas parochias dos ordinandos e limitavam-se a qualquer acto de piedade durante alguns dias, geralmente 9, terminando pela confissão e

---

<sup>1</sup> Certifico que F. alumno d'este seminario tem assistido aos exercicios espirituaes que diariamente se praticam, tem exercitado solememente a sagrada ordem de diácono, usa habito talar, é frequente nos sacramentos e é adido ao actual Governo do sr. D. Miguel I.

Seminario Episcopal, 24 de março de 1830. O Vice-Reitor, Manoel José dos Santos. José Clemente da Rocha Soares, bacharel em theologia, é o prefeito que geralmente, substitue o Vice-Reitor.

communhão. Algumas vezes esses exercicios fizeram-se no Collegio de S. Lourenço.

No episcopado de D. Jeronymo da Costa Rebello continuavam os exercicios nas parochias e com mais frequencia em qualquer das capellas da Sé Cathedral e na igreja de S. Antonio da Portade Carros (Congregados) e quasi sempre com os Presbyteros: José d'Oliveira, José de Mello e José Antonio da Costa.

Desde 1850 os exercicios fazem-se quasi sempre na igreja de S. Lourenço ainda sob a direcção do Rev. José Antonio da Costa até 1857 e desde esta data com a presidencia do Rev. Antonio da Cruz Pereira. Desde a reforma do seminario pelo Rev.<sup>mo</sup> Cardeal D. Americo até 1907 prestou relevantissimos serviços como director espirital Mgr. Luiz Augusto Vianna e desde o falecimento d'este tem desempenhado tão espinhoso cargo Mgr. Manoel Marinho.

(Continua).

*A. Ferreira Pinto.*

---



# A Religião Catholica

## e a sua influencia social <sup>1</sup>

---

### II

A Doutrina de Christo porém, manda-nos prestar amôr, mesmo aos nossos inimigos, aos inimigos de Deus, da paz e da ordem; pois bem, apesar de tudo, sejamos tolerantes, não tenhamos odio aos nossos inimigos e se não é possível arrastá-l'os para o caminho suave da Verdade, não sejamos intolerantes contra as suas opiniões religiosas, phylosophicas, scientificas e economicas; simplesmente, fortes pela força inexpugnável da Verdade, luctemos agora e sempre por ella e contra o erro fazendo tudo o que é humanamente possível para a defender, para a propagar cada vez mais, sobretudo nas classes que não podendo agora nem nunca, ter sabios ou ter vaidades phylosophicas, só um meio teem de conhecer a Verdade completa e esse é o caminho indicado pelo Verbo divino.

Para mim, ha só dois monstros que eu entendo deverem ser atacados directamente e com vehemencia; é a maçonaria, como fonte repelente da intolerancia, bellamente adornada com as vestes e lantejoulas de livre pensamento, a inimiga e assassina da verdadeira liberdade; é o anarchismo, como nascente inexgotável do assassino, do odio e da destruição social. E como a sociedade tem o direito de se defender d'aquelles que atentam contra os seus direitos, tem tambem o dever incontroverso de atacar e perseguir os inimigos da sua existencia; fóra isto, haja harmonia e tolerancia para todas as crenças e eis ahi o nosso desejo de cathólicos, amantes da liberdade e da fraternidade que Jesus Christo estabeleceu em bases profundamente solidas e já que a egualdade não póde

---

<sup>1</sup> Continuado de pag. 518.

estabelecer-se sobre a terra, mas só na vida eterna, ao menos façamos com que da Democracia Christã e do Christianismo Social, brotem os fructos mais bellos que a caridade possa offerter ao amor e á beneficencia social, já que o communismo christão é uma utopia sem possibilidade de realisação sobre a terra.

E' factó, que se tem attribuido á Religião catholica, a causa de terriveis guerras nas edades medias, moderna e contemporanea. Mas então, não houve guerras religiosas, antes de Jesus Christo? E fora das guerras religiosas, não houve desde sempre, guerras politicas e economicas, a assolarem a pobre humanidade? E as ideias politicas não tem tido no seu activo, os mais tremendos crimes, como o da revolução franceza de 1790 que com a mais incomprehensivel atrocidade, roubou a vida a tantos milhares de seres? E veem então os fanaticos da politica e do atheismo atacar os catholicos, lançando-lhes em rosto a Inquisição e dizendo que a Religião Catholica é incompativel com a sciencia, por a religião ter tratado com as maximas considerações a Galileu... Não senhores; todas as grandes causas tem exageros nos seus sectarios e os da Inquisição até certo ponto explicaveis pela necessidade de defender a sociedade dos fermentos de destruição que o protestantismo e outros agentes perturbadores, começavam espalhando no seu seio, ficam a perder de vista quando comparados com os das revoluções politicas temerosas que tem assolado a humanidade.

Não, a Religião Catholica não é incompativel com a sciencia e se nos dermos ao trabalho de seguir esta em todos os seus pontos fundamentaes, vemos que ella em nada avança alem do que a Religião nos ensina desde os mais remotos tempos; a religião concorda pôr a passo com a sciencia humana, havendo sómente differença de nomes, pois só a isto se reduzem sempre as eternas luctas da Humanidade, palavras e nada mais, ficando sempre no fundo de tudo, a mesma crystallisação da vida, a Verdade uma que uns querem vêr atravez de certo prisma e outros atravez d'um differente.

Porém aqui ainda, uma grande differença existe quando esses dois prismas são analysados á luz friamente serena e imparcial da nossa razão; emquanto as religiões vão estudar a vida desde a sua causa primeira, a sciencia humana só estuda os effeitos, lobrigando assim humildemente meia verdade e não a verdade com-

pleta, desde a sua origem, sendo então que a Religião catholica, com base inabalavel na Revelação, na Tradição e na Razão, se nos patenteia como a pregoeira absoluta da verdade, superior á sciencia e de tal modo superior que os mais iminentes sabios sentindo-se insatisfeitos pelas descobertas da sua sciencia, vão mais longe e completam a sciencia, com as verdades da religião: assim o sabio physiologista, conhecendo a maravilha do funcionamento do organismo, não vendo como possa haver pensamento e vontade só pelos phenomenos physiologicos, completa estas com a noção incontestavel da alma e sabio physiologista completado de religioso, torna-se um crente e um sabio perfeito.

E o mesmo direi do Physico, do Chimico e do Biologista. E a prova d'esta affirmação está em que os maiores Biologistas e sabios são religiosos fervorosissimos, como já referi n'outro lugar. Então se os maiores sabios, são sectarios da Religião, porque o não serão tambem, com muitissima mais razão, os humildes, os ignorantes? Eu proprio que nunca tive aspirações a sabio, já andei tambem desorientado por essas regiões tenebrosas, sem outra crença differente da da sciencia pura e nos meus vinte e cinco annos escrevi por these do meu curso scientifico, esta coisa « O homem e a theoria de Darwin. »

Depois tive de me convencer de que isso representava sómente o arrebatamento dos verdes annos e descrendo de tudo o que escrevi, no sentido que então lhe dava, para só me ficar no espirito, a noção de que as descobertas da sciencia não discordam na essencia no fundo das coisas, do que a religião ensina, senão pela sua exteriorisação em palavras, como quando a religião diz que Deus fez o mundo e tudo o que o povôa em dias successivos ou epochas e a biologia nos vem dizer coisa parecida, ensinando que na natureza que na verdade é obra de Deus, foram apparecendo por étapes successivas, a terra, as aguas, os peixes, os vegetaes, os animaes e por fim o homem; como quando a religião diz que um diluvio castigou a humanidade, cataclysmo que a sciencia depois vem affirmar; como quando a religião diz que Deus, o ser espirital, infinito e eterno, creou o mundo do nada, vindo depois mais tarde a sciencia *na sua ultima palavra* da Radioactividade e do estudo dos infinitamente pequenos biologicos e therapeuticos do dynamismo moderno, dizer que effectivamente a energia é tudo na vida, que foi da energia intratomica no seio do

ether gerada, isto é no nada, que resultou a materia, como um seu estado de equilibrio, sendo a energia tudo, podendo existir sem suporte material, quando a materia não pôde existir sem energia: a religião diz pois Deus, a sciencia verdadeira diz energia. Com dogmas, tendo contra mim esta agravante: não só a sciencia não avançava nada do que a religião ensinava, mas antes, fazendo-me procurar a causa primeira de tudo o que me cercava, deixava-me ralado pela crueza da ignorancia ou da duvida e resolvi então ir mais longe, acreditando em Deus; fiquei então tranquillo e não repudiando a sciencia, completei-a com a crença em Deus, na sua maxima plenitude. Mais uma vez se confirmou que para se ter um cerebro sensato aos quarenta annos é preciso ser-se um arrebatado aos vinte.

Assim, por maior força de razão, para o ignorante, não vejo outra fórmula de lhe mostrar a Verdade, senão ensinando-lhe a Religião. E agora sinto-me com coragem para gritar: senhores, o vosso materialismo, o vosso atheismo, o vosso positivismo, são uma blague, filha do vosso orgulho cego, hoje mais do que nunca em que as descobertas da radioactividade e dos infinitamente pequenos da biologia e da chimica, nos mostram como a energia, a força se pôde transformar em materia, como a força é tudo na vida, podendo existir sem suporte material como a electricidade sem fios, não sendo a materia mais do que um estado d'equilibrio estavel d'essa força, sem a qual a materia não pôde existir o que dá como consequencia a corrente dynamica e espiritualista que nas sciencias naturaes se observa actualmente, como bôa representante do antigo vitalismo; e a Religião, assente sobre a base da theologia racional e dogmatica, mostrando-nos como Deus por si só podia criar e creou a materia, a vida, mostra-se-nos perfeitamente d'accôrdo com a sciencia natural. E como não havia de mostrar, se ella é a sciencia de Deus, d'esse Deus que creou a sciencia dos homens embora elles não o queiram vêr, só alcançando parte da verdade? A tendencia moderna de grandissimo numero de sabios para o dynamismo geral da vida, diz-nos como no campo scientifico, o materialismo e o atheismo, vão sendo levados de vencida, sob os raios scintillantes do sol vivificante que se chama a religião catholica.

Senhores atheus e materialistas! as vossas doutrinas são uma mentira, todos o sabem e porisso nós os crentes, os espiritualistas

em toda a sciencia da vida, vos gritamos que guardeis para vós sómente as vossas doutrinas e que não as ensineis á massa inculta do povo, porque se ellas não arrastam perigos para vós, para a massa insciente do povo pódem ser a causa da sua queda na mais terrivel anarchia, que vós não tendes o direito de provocar no seio da sociedade, que a todos nós pertence. E vós sabeis que a anarchia do povo ignorante, sem um entrave moral á sua ferocidade, póde arrastar ás maiores calamidades.

E não digaes ainda a esse povo que a Egreja catholica não tem produzido os beneficios sociaes que ella apregoava e apregoa. De facto, como quereis vós que ella os produza, se vós lhe pondeis todos os obstaculos, os mais insuperaveis á sua acção social? Deixae-a trabalhar, propagar, ensinar, produzir livremente e vereis de quanta ordem, de quanto progresso, de quanta riqueza, de quanta beneficencia social, ella é capaz; e a prova d'isto está em que não ha beneficio algum e de qualquer ordem sobre a terra para a qual ella não tenha concorrido efficazmente e isso vê-se em todos os paizes do mundo.

Vêde-o na Belgica, em que a Religião catholica se tem mostrado capaz de tudo produzir, em todos os campos da actividade, politica, social, religiosa e economica, uma vez liberta de todas as coacções. Vede em toda a parte as obras de beneficencia social catholica, protegendo a mulher e o homem desde o berço até ao tumulto, na pobreza e na doença, na mocidade e na velhice; vêde a libertação da mulher, escrava até o aparecimento de Jesus Christo e ainda hoje debaixo da escravidão mais ou menos feroz nos paizes que não são catholicos, isto é, que não seguiram as maximas que Jesus Christo estabeleceu e que a Egreja Romana firmou pelos seus concilios, atravez de todos os seculos.

Senhores: a Religião Catholica é o peito amoroso a qual se podem acolher os tristes, os humildes, os perseguidos, dando-lhes o direito ao auxilio de todos os homens; a religião catholica é a fonte inexgotavel de todas as felicidades sociaes. E porisso ella hade de viver, porque todos a querem, ricos e pobres, novos e velhos, inspirados por Deus, para a felicidade humana e para a salvação e paz sociaes. Caminhae vós, oh impios! Mas, nós iremos assim sempre até á consummação dos seculos, acompanhados por Deus, segundo a sua promessa nas horas solemnes-da tragedia do Calvario, com a força que Elle dá aos que n'Elle creem e com os

olhos fitos n'Elle, a Religião Catholica hade exercer a sua influencia social e cumprir fatalmente a sua missão na terra. Assim o creio, como uma verdade absoluta e eterna.

*Antonio de Carvalho.*

Medico

## Questão social:— Socialismo e Democracia <sup>1</sup>

Meus senhores:

Eu tenho visto fazer á Egreja as accusações mais monstruosas, emprehender-se contra ella uma campanha injusta sob todos os aspectos, raivosa por qualquer lado que se examine.

E' o motejo, o insulto, o escarro nojento das viellas, o apôdo de intolerante, de antagonista da Sciencia, de inimiga do progresso, são os devaneios litterarios, as falsidades historicas, a hypothese que rebenta d'um canto ignorado e ameaça pôr em cheque a doutrina genesiaca, a moral do seculo que derranca a consciencia humana e faz estalar gargalhadas cynicas sobre a crença do Além; todas as calunias se amontoam, todas as forças tentam, em assomos desesperados, apoucar-lhe o brilho de seculos vastissimos.

Entre tantas investidas, tão variadas armas de combate, talvez não seja ousado destacar como mais possante e resistente, a chamada *questão social*, febrilmente agitada por toda a superficie do mundo. Velhissima esta discordancia entre o rico e o desherdado, serviu maravilhosamente para erguer ondas revoltas, espumantes de blasphemias, contra o eterno rochedo christão, quando

<sup>1</sup> Conferencia proferida na Juventude Catholica de Louzada em 23 de novembro de 1914.

ao badalar o crepusculo do seculo ultimo o formidavel progresso da mechanica e o correlativo incremento das industrias acirraram enormemente a discordancia já aberta.

Veio a constituição de sociedades monopolisar commercios e augmentar lucros, as grandes emprezas concentrar fortunas gigantescas, a machina baratear o trabalho, a civilisação despertar na alma operaria a fome de novas necessidades, e o trabalho e o capital olharam-se com uma hostilidade desconhecida, hostilidade aprofundada sem cessar no decorrer dos annos.

As velhas crenças, unicas que poderiam refrear a ganancia de uns e ambição de outros abalara-as os ataques repetidos do pensamento do seculo; atraz d'elles uma aragem acremente positivista méla nos corações a esperança d'uma recompensa além-tumulo, e faz nascer a ancia rubra da maxima felicidade actual.

Esta ancia, radicada dia a dia pelo aggravamento das coisas originarias e motoras, tornou-se em principio de vida; domina hoje como o regulador de todas as energias e de todos os esforços. No fundo da lucta que cada homem sustenta na arena social está a ambição d'um prazer superior; e se muitas vezes o homem apparece batendo-se e luctando-se por um interesse collectivo é porque o interesse collectivo reflecte a ambição individual.

Quantos patrões odiando-se ou malquerendo-se pela rivalidade de interesses que cria o abastecimento do mercado, pelo triumpho do mais apto no campo aberto das concorrencias, pelem lado a lado, ligados pelo mesmo egoismo, a mesma precisão de defeza contra a ameaça dos pobres? E os operarios une-os n'um forte movimento associativo o rancôr que cada um sente pelo capital, a necessidade que cada um tem da ajuda do outro para conseguir a victoria; mas, na victoria todos «procuram a preza particular»,<sup>1</sup> a satisfação d'um prazer superior.

A vida das nações, que é bem o retrato da vida dos homens, fornece-nos a este respeito eloquentissimos exemplos ao mostrarnos nações e nações empenhando-se annos sem conta em vencer um inimigo commum, e guerreando-se umas ás outras quando a alvorada triumphal annuncia a partilha, traz a lume ambições escondidas.

---

<sup>1</sup> Etienne Lamy — *Catholiques et socialistes.*

O socialismo promete ás multidões desherdadas um bem-estar maximo, uma ventura continua, n'uma outra ordem social em que nem haverá subalternos nem condemnados, e o socialismo todos os dias vê erguer-se novas multidões para saudal-o em coro filial. Não procuram indagar se a doutrina visa alvos utopicos, se são monstruosas as conclusões a que leva no campo economico, se robustece ou mutila todo o esforço socialmente util. E' caracteristico das multidões o não-pensar, e, cançadas do jugo, famintas do resgate, n'uma obediencia á lei psicologica que as assignala, as multidões fazem do socialismo a nova crença, moldam por elle todo o recheio de anhelos e de ambições. Utópico, urdido de chiméras, o facto é que o socialismo progride accentuadamente, e embora a sua historia seja, como a do protestantismo, a historia das suas divisões, ha, no entanto, um quanto de proposições que lhe forma, por assim dizer, o substractum, e que identicamente progride. Espanta a rapidez de propagação do socialismo entre os povos latinos, que d'outros não quero occupar-me; e não se lhe descobrem bem as causas, não se lhe arranja uma explicação cabal, se nos recusamos a seguir, fio por fio, a teia dos concertos que definem a mentalidade d'uma raça.

Gustavo Le Bon affirmou que «os progressos do socialismo são as consequencias naturaes da evolução do conceito latino do Estado», <sup>1</sup> e eu inclino-me decididamente para a affirmação do grande psychologo. Não procuro esmiuçar as phases porque passou na sua evolução o conceito latino do Estado, mas reconheço que o latino, graças a uma disposição mental creada pela tutella soffrida durante séculos, se habituou a vêr no Estado o iniciadôr de cada empreza, o fundadôr de cada obra, o reguladôr de toda a actividade nacional.

O particular não sabe agir espontaneamente; com a iniciativa suffocada, para tudo reclama o concurso do Estado: — melhoramentos que affectam uma região, projectos que beneficiam uma cidade, estudos que alargam um commercio ou uma industria, embóra garantam exito e lucro, raras vezes se comprehendem ou se executam sem o braço do Estado os fomentar.

E o Estado é compellido a intensificar em tal gráu a concen-

<sup>1</sup> Gustavo Le Bon.—*Psychologie du socialisme.*



tração de serviços já não nacionaes mas regionaes, a intervir de tal maneira na superintendencia dos officios e até das artes, que os dois principios fundamentaes do socialismo, «a conversão dos meios productivos em propriedade do Estado, e a administração e repartição da fortuna publica por um exercito immenso de funcionarios», vão tendo dia a dia uma satisfação mais inteira. Telephones, caminhos de ferro, é o Estado que com elles cobre o paiz, ou que lhes impulsiona a expansão. Os ministerios desdobram-se; cria-se o da instrucção, promete-se o do commercio, o do trabalho, o das bellas artes, e consequentemente novas secretarias se erguem, novos directores abancam á meza orçamental, funcionarios extendem a rede fiscalisadôra do Estado onde a iniciativa particular não devia coarctar-se.

O Estado torna-se, assim, para o latino uma entidade sobre a qual impendê o devêr de amontoar e absorvêr crescentemente todas as funcções; e se notarmos que esta progressão, a continuár-se, tem como termo final o socialismo, a absorpção completa pelo Estado dos meios productivos, havemos de concluir com Gustavo Le Bon que «os progressos do socialismo são as consequencias naturaes da evolução do conceito latino do Estado», e ainda que «o desenvolvimento do socialismo é a suprema florescencia, a consequencia ultima d'um ideal seguido durante séculos».

Certo é que as instituições não podem alterar a seu talante a vida d'um povo; ha n'ella um mixto de sentimentos e de conceitos profundamente radicado, largamente espalhado, constituindo-lhe um deposito sagrado, a alma nacional na expressão de muitos psychologos, capaz de disfarçar-se ou esconder-se nos momentos de perturbação violenta, mas subsistindo e impondo-se aos golpes mais rudes como aos ataques mais ousados. Uma instituição que se propuzesse dentro das nações latinas a considerar o Estado uma entidade com deveres inteiramente differentes dos devêres actuaes, descentralisando de repente e o mais possivel todos os serviços, superintendendo apenas nos negocios de ordem mais geral, uma instituição que a isto se propuzesse estaria irremediavelmente condemnada a fallir pela descordespondencia que abria entre os seus objectivos e a constituição mental dos povos que pretendia governar. As nações mais cultas resistiriam vantajosamente em relação ás nações menos cultas, porque, senhoras de mais poderosos elementos, a lucta teria fatalmente de prolongar-se e complicar-se; mas, antes

mesmo de soar a hora derradeira, as mais cultas como as menos cultas provariam, com a bancarrôta das instituições, a immutabilidade das leis que regem o dynamico das nações. O monarchismo de Maurras, para me servir d'um exemplo muito discutido, applicado *integralmente* a Portugal, mallograria sem delongas; entre as linhas mestras do primeiro e a historia do segundo, já algúes o notou Ayres d'Ornellas,<sup>1</sup> ha uma desintelligencia nitida.

Os habitos e os conceitos d'uma sociedade transformaram-se lentamente, tal como os habitos da especie « pela addição hereditaria de pequenas mudanças successivas ».

« A sociedade não é um theatro, um mecanismo, é como um mundo, um organismo », escreveu com razão Oliveira Martins<sup>2</sup>.

No emtanto, ainda que as instituições não possam alterar a seu talante a vida dos povos, umas ha que contribuem mais penosamente do que outras para o aggravamento de habitos ou conceitos adquiridos. E no conceito do Estado actualmente mantido pelo latino, nenhuma formula intervem de maneira tão funesta como a formula democratica. Dentro das democracias, a concentração só tende a fortalecer-se, a ampliar-se pelas necessidades que criam a conquista das maiorias parlamentares, e a manutenção das oligarchias victoriosas. O ministro e o deputado conhecendo que o coito eleitoral lhes é assegurado, pondo na sua dependencia a resolução de assumptos particularmente regionaes, e mesmo de importantes negocios privados, alargam até onde lhes convém a acção dirigente ou fiscalisadora. As instituições democraticas, mais pois que quaesquer outras, preparam o progresso do socialismo accentuando o poder concentrador do Estado.

Onde seremos levados pelo socialismo, o que será amanhã uma nação regida pelo socialismo, basta inquiri-lo no caminho que tomam as nações latinas á maneira que se avoluma e engrandece este poder concentrador do Estado. É decidamente para o ocaso. Em França, Italia, Hespanha, Portugal, mesmo na Grecia, e até nas republicas latinas da America, as energias definham, e as iniciativas particulares emurhecem. O homem habituou-se á tutella do Estado, ao jugo em todas as modalidades da vida, perdeu o

<sup>1</sup> Ayres d'Ornellas — *Doutrinas politicas do snr. Carlos Maurras.*

<sup>2</sup> Oliveira Martins — *Portugal Contemporaneo.*

amor á independencia, ao esforço isolado, e deixou-se roer pelo microbio do funcionalismo. Os mercados, n'uma acção que se generalisa dia a dia, preterem os productos nacionaes em favor dos productos estrangeiros, mais perfeitos ou economicos, vindos de paises, senão mais intelligentes, ao menos onde o character e a espontaneidade brilham e se cultivam.

N'uma nação socialista a ruina completar-se-hia. O Estado, ou antes a comunidade, no dizer dos apostolos socialistas, produziria tudo, sem a mais leve concorrência; toda a iniciativa e liberdade individual apagar-se-hiam. A hereditariedade dos bens suprimida, o interesse particular abolido, todos os estímulos de avanço, de engrandecimento, de progresso, morreriam. O homem viveria sob uma escravatura pezadíssima; não poderia ascender, elevar-se tanto quanto as forças d'alma lhe pedissem; trabalhando sem fim debaixo de superintendencia, com a vontade dirigida, jugulada, não lobrigaria jámais nos horizontes da vida uma só esperança de alforria.

Em troco do trabalho a comunidade proveria ás necessidades d'alimentação do homem, unicas que reconhece e de que se preocupa. Alguem escreveu que, « segundo a explicação marxista, a humanidade seria no ponto de partida como no ponto de chegada, um ventre. Nada mais que um enorme ventre cujas necessidades physicas constituiriam o unico propulsor de toda a actividade mental. O ventre seria a causa primeira e o fim da humanidade. Tal como o pretendeu um marxista o socialismo é em resumo a religião do ventre ». Não longe d'esta definição andou um jornal socialista allemão que, para figurar o mundo novo creado pelo ideal socialista, estampou um curral de porcos com tantas mangedouras quantos os individuos, podendo cada um comer á vontade. E o desenho d'um curral de porcos contrasta nitidamente com aquell'outra concepção do socialismo descripta por Malon: « a Humanidade em marcha para uma civilização superior, e levando ao mesmo tempo, nas vastas dobras do mantó constellado, todas as esperanças de libertação e de justiça aos opprimidos e explorados, todas as altas aspirações mentaes, sentimentaes e estheticas da alma humana »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Malon — *Précis du socialisme.*

Peores, no entanto, que os quadros de baixaza e de escravidão são as objecções que a Natureza levanta ao systema socialista. Contra as terriveis desigualdades naturaes, absolutamente inamoviveis, ha-de quebrar-se sempre a egualdade socialista, tornada já, á força de encomios, a mais odiosa das affirmações. É lá possível nivelar competencias, egualar aptidões, fazer dos homens uma espécie de realejos todos com a mesma corda, a mesma ária, o mesmo numero de vibrações? Distribuam por todos, em egual porção, todos os bens materiaes; consigam com a maior estabilidade o nivelamento das algibeiras; ha riquezas, como a força muscular, a belleza, a intelligencia, que não podem arrancar-se ao possuidor respectivo, e gestarão sempre o reinado dos bellos, o primado dos fortes, e, sobretudo, a supremacia dos intelligentes.

Só o desconhecimento das mais rudimentares leis biologicas é capaz de suppôr o contrario, e, foi, talvez, percebendo-lhes a influencia e querendo attenuá-la que Babeuf e outros socialistas gaullezes defenderam a egualdade na ignorancia.

Nós não vamos para a egualdade como phantasia o socialismo; vamos para a desigualdade, a longos passos, e na consagração da differenciação humana está a razão unica do progresso. Uma sociedade só avança quando os mais capazes, seleccionados na arma das concorrencias, timoneiam o esforço geral; e, n'um systema que a todos olha pela mesma mira como alçapremar os mais capazes?

« Os progressos do socialismo são as sequencias naturaes da evolução do conceito latino do Estado », e a victoria do socialismo trará algemas para toda a iniciativa particular, toda a manifestação de vontade, todo o vôo do progresso, toda a conquista do genio.

(Conclue).

*Manoel Cerqueira Gomes.*

Alumno da Faculdade de Medicina do Porto.

# A Juventude Catholica Portugêsa

## Piedade — Estudo — Acção <sup>1</sup>

---

— « Já se verifica uma observação da experiencia que se tornou quasi em lei historica: — é no momento em que os poderes oppressores julgam ter assente o seu dominio sobre a cumplicidade das gerações novas, que estas de impeto se reerguem, e sacudindo o jugo das suas intolerancias sectarias, lhes tomam conta dos attentados cometidos contra a liberdade da consciencia humana. Chegamos a um d'esses momentos!»

*Jacques Piou.*

É a preocupação seria do futura que géra na alma dos novos a esperança. A esperança nasceu quando a observação nos ensinou que a desillusão acabára a sua obra de clarividencia e de esclarecimento.

Podemos applicar a phrase de Veuillot: « Quanto mais se alarga e se profunda o trabalho de destruição começado no ultimo século, tanto maior luz se faz sobre o mundo culto. As causas da morte revêlam as fontes da vida ».

Em Portugal como em França, a juventude, ao vêr por terra os fementidos ideais que a guiáram, perguntou a si mesma o que faltava ao seu espirito.

A resposta foi esta: — falta-te uma disciplina moral, falta-te o culto do caracter.

A difficiencia da disciplina moral revelou-se na inconstancia doidejante com que ella patrocinou successivamente o pessimismo arido d'um Nietzsche, ergueu macabramente o negro pavilhão da anarchia, e entregou o espirito ao evangelismo sentimental de

---

<sup>1</sup> Discurso proferido em Vizeu, em julho de 1913.

Tolstoi. Nada a satisfêz. Compreendeu então que para romper através das transmutações do mundo e da vida, para « saber existir » era necessario ao espirito alguma coisa de intransformavel. O *non prevalebunt* do Evangelho ensinou-lhe a estrada da fé. Sentiu a sêde do milagre, e a religião, Deus appareceu no caos do seu pensamento desolado como no primeiro dia do Genesis. Deus éra a certeza no meio da mentalidade.

Partir, n'uma sequencia logica, da ideia de Deus á acceitação da religião catholica foi um passo. Deixae que de relance eu vos cite uma passagem d'um insuspeito e illustre auctor francez, Paulo Gaultier (*L'idéal moderne*):

« O espirito moderno é obrigado a reconhecer que o sentimento religioso não se perpétua senão com a condição de exteriorisar-se; a religião organisada em sociedades, sob o magisterio d'uma auctoridade suprema, desenvolve o senso social necessario a todas as patrias. Em vez de aniquilar a acção do homem, dá-lhe a segurança, ao mesmo tempo que é um excitante das suas virtudes; cidade das almas, ella serve de modêlo e pode dizer-se de acabamento ás nações que o christianismo aggrupa, n'um typo de humanidade superior, acima de todas as fronteiras: — realisação viva do ideal de fraternidade e amor que Christo veio trazer ao mundo. »

Alcançára portanto, a Juventude a sua disciplina moral pela adhesão firme aos principios religiosos. O culto do caracter desabrochou e arreigou-se na sua alma porque a religião é a verdadeira escola do martyrio e a coragem é, como disse Lacordaire, a eloquencia do caracter!

Eis esboçado o motivo intellectual e moral que fez nascer a ideia da F. J. C. P. Ella é portanto, uma obra de formação religiosa. Tornando dia a dia mais intensa a vida christã que a anima inteiramente, ella conta realisar o seu fim principal: a restauração christã da sua patria.

É preciso que isto se affirme cathgorica e decisivamente. De facto, é uma ancia de sobrenatural e um sobrenatural espirito que nos alenta, vivifica e conforta! Se ella, a Juventude, organisa e propulsiona e diffunde a pratica frequente dos sacramentos é porque reconhece n'elles o meio maravilhosamente efficaz de fazer penetrar cada vez mais em cada um dos seus grupos a atmosphera salutar da fé catholica.

Eu bem sei que o grande vulgo, que, como dizia Goethe, apreciava muito bem o facto culminante de cada dia, mas que raras vezes estende as suas vistas além do dia d'ámanhã — bem sei que elle nem sempre percebe n'esta acção o espirito sobrenatural. Eis porque por vezes é levado a crêr adormecidos certos aggrupamentos que interiormente se recolhem para haurir na concentração espiritual da contemplação e da oração o vigor d'um novo esforço, ou que preferem ao ruido esteril das *bagarres* o labutar obscuro e perseverante para reformar e organizar as almas que a vida christã já não anima.

Não basta porém a formação religiosa á Juventude. Ella precisa em seguida d'uma formação doutrinal, da constituição d'uma *élite* que pense e que reze, d'uma geração capaz de transformar o paiz em que Deus a suscitou.

Vivemos n'uma sação de vida intensa em que a palavra *acção* assume como traducção da palavra vida que no Evangelho, tantas vezes é lembrada, as proporções d'uma licção grandiosa, como a característica primacial d'um seculo que surge. Mgr. de Hulst, a figura imponente do bispo, o modelo do sabio crente, a incarnação moderna do apostolo, exclamou um dia desalentado na sua obra de educador da mocidade franceza: « Peço homens, enviam-me meninos de côro! »

Para a execução integral e honesta da missão que naturalmente é confiada á J. C. P. na resurreição da sua patria, é tambem preciso que os ardores da mocidade saibam vestir-se não da volubilidade pueril de meninos de côro, mas de dignidade de homens.

Traçando magistralmente a historia épica da *lucta catholica* na Allemanha, George Goyau escreveu estas palavras que nunca devem deixar esquecer-se, uma vez comprehendidas intelligentemente.

— « Nos meados do ultimo século os catholicos da Allemanha tiveram o merito de comprehender que se por vezes é bom reclamar as liberdades, importa antes de tudo usar laboriosamente d'aquellas que já se possuem. As campanhas da libertação nunca devem absorver a vida dos homens... porque a liberdade não vale senão pelo emprego que d'ella se faz, e ella é muito mais um meio de acção do que um ideal. »

Profundo pensamento este que jámais deve ser olvidado pelos catholicos de Portugal!

É licito perguntar se nas ruidosas batalhas do passado catholico portuguez, o nosso verdadeiro fim foi atingido. E embora eu me não proponha ir forragear nos escombros as linhas-mestras do edificio em ruinas, embora sangre a alma de o dizer — confessemol-o! — gastamos perto de 30 annos de vida n'uma desorganisação fatal.

Nós fômos os « conservadores da desordem », é preciso que sejamos hoje os « revolucionarios da ordem »!

Inflamados pela eloquencia arrebatadora dos nossos oradores, emocionados ao contacto das multidões entusiastas que aos nossos Congressos accorriam, sonhámos que um basilisco bastaria para fazer arder a alma do povo no holocausto da fé, e salvar o paiz! . . .

Tivemos a superstição do numero; e as nossas melhores obras sociaes, eram aquellas que mais adherentes contavam; a *quantidade* era tudo, porque á *qualidade* dos membros que em torno de nós se aggrupavam ninguem ou quasi ninguem ligava a merecida e indispensavel attenção.

Na obra que agora se levanta com o movimento da J. C. P. a tactica tem de ser muito outra, e de certo modo, para que não enferme de inania os nossos labores, temos o dever de romper com os preconceitos do passado.

A nossa missão é agrupar em torno do clero da nossa patria uma verdadeira *élite* de rapazes catholicos.

Temos de trabalhar para o seculo em que vivemos, fallando a linguagem que elle falla. E não receiemos as suas tendencias de progresso e civilisação. Saibamos adaptar-nos ao meio em que vivemos, erigindo-nos pelo estudo, pela iniciativa, pela coragem, em unidades incontestaveis no árduo combate dos modernos dias. Compennetremo-nos bem fundo da grandiosa verdade enunciada pelo eminente bispo de S. Paulo, Mgr. Ireland:

— « O passado não voltará mais. A reacção é sonho de homens que nada veem e nada ouvem, que sentados ás portas dos cemiterios, choram sobre as lages de tumulos que não tornarão a abrir-se e que esquecem o mundo vivo que os impulsiona. Falle-mos ao nosso seculo de cousas que elle sinta e elle comprehenda. Sejamos d'elle se quizermos que elle nos escute! » —

É que quem tem por seu lado as multidões triumpho sempre, e estas só se conquistam pela intelligencia e pelo coração!

Eis o motivo porque eu digo que é necessaria á nossa acção



e ao nosso paiz a constituição d'uma *élite* que dê ás populações a mentalidade catholica e o senso social.

São as minorias que revolucionam o mundo. Eu não quero agora revocar das paginas contemporaneas da historia, o cortejo interminavel dos exemplos. Abro excepção para um só: — a Belgica. Foi a *élite*, a minoria seleccionada pelo estudo e pelo desinteresse, formada na Universidade livre de Louvain que reentregou aos catholicos a influencia perdida, e obteve uma tão fulgurante victoria que os alcandorou no Poder! Porque é que, com a mesma pervicacia raciocinada e consciente e com os mesmos methodos, não obterão os catholicos portuguezes os mesmos resultados.

A mentalidade catholica visa á formação de catholicos integraes, á salvação d'aquelles que a mascara hypoerita d'um liberalismo retrogrado e anarchico desfigurou.

Uns e outros vivem ainda em Portugal.

D'um lado catholicos puros e integraes; do outro catholicos... « *pelo cerebro e pelo coração* » para quem a rebellião á supremacia pontificia, o escarneo viscoso das heroicas acções, e o negro espectro do phantasma congreganista, — constituem o que elles chamam... o *statu quo ante*!

Já passou o tempo em que, como dizia Montalembert, o estudante catholico era nos meios academicos um isolado e a sua entrada n'uma igreja lembrava a visita d'um *touriste* christão a uma mesquita do Oriente.

É preciso crear nas espheras catholicas lusitanas aquelle espirito de disciplina e de abnegação que prohibe ao soldado discutir as ordens do chefe, sobretudo quando está em frente do inimigo. Não queremos por nosso lado indisciplinados, mas fieis servidores das decisões da Santa Sé, compenetrados d'aquillo que um escriptor chama propriamente o « *senso romano* ».

Referi-me eu ainda á necessidade de fomentarmos e criarmos nas populações a preocupação pelo problema social. Mercê d'uma aberração nefasta, muitos se negaram a trabalhar pela causa do povo, a tomar a iniciativa das reformas sociaes legitimas, destinadas a dar áquelles que soffrem os agroses do trabalho, mais liberdade, mais segurança e mais independencia. Assim morreram aos primeiros estrondos da tormenta revolucionaria, os nossos circulos catholicos. Por haverem fugido a esse fatal vicio

do medo, se mantiveram os existentes, contra todas as coleras e contra todas as indifferenças.

Proclamemo-nos *sociaes porque somos catholicos*. As hostes socialistas não estariam hoje tam expandidas entre nós, se pudessemos contar em Portugal catholicos resolutamente sociaes.

Torna-se urgente prepararmo-nos intellectualmente para que, quando os charlatães do socialismo venham propôr a fundação de tal ou tal instituição, elles já encontrem pela frente catholicos sociaes que lhes respondem: — chegastes tarde, essa obra social de ha muito que os nossos padres e os nossos amigos no-l'a deram! »

Eis esboçada a função das *élites* a sahir do seio da J. C. P. — vanguarda de espiritos abroquelados contra o erro e a deturpação, obreiros incangaveis que sob as frêchadas dos impios vão alteando os bastiões da « cidade de Deus! »

Deixae que complete a minha exposição indicando no *Circulo de Estudos* o grande meio da formação das *élites*.

Por seu intermedio se poderá realizar o programma da educação popular, e as instituições que os contiverem, deixarão de ser assembleias amorphas onde se estagna a bravura e a gallardia da juventude, mas batalhões compactos de catholicos organizados, tendo cada um á sua frente um pequeno mas luzido estado-maior. O Circulo de Estudos — escreve um dos seus mais proficientes propagandistas — não é mais que uma reunião onde, pelo trabalho fraternal, cada um se esforça por adquirir o complemento d'instrucção e formação religiosas, moraes e sociaes, necessários hoje não só por ser homem honêsto, cidadão consciente e solido christão, mas tambem para exercer uma influencia em torno de si e actuar eficazmente no meio em que se vive. A obra peculiar ao Circulo d'Estudos é crear aptidões para a conquista. »

Permanecendo invariavelmente fiel ao espirito integral e exclusivamente catholico que a anima e trabalhando sempre na mais absoluta submissão ás direcções da Santa Sé, — abstando-se de tomar parte activa nas luctas dos partidos politicos (como escrevia em maio de 1911 S. S. Pio X ao presidente da J. C. Française) mas exigindo a todos os novos que façam predominar a acção religiosa na sua vida e na vida publica da sua patria — a Federação da Juventude Catholica Portugueza executará plenamente o seu fim primordial, n'esta terra tão sáfara de competencias — formar

homens e utilizal-os em proveito da causa de Deus e da salvação do seu paiz!

Lembremo-nos sempre, nós, os novos, que não são as situações que faltam aos homens, mas os homens que faltam ás situações.

*Francisco Velloso.*

---

## A Grecia foi a mãe de toda a civilisação? <sup>1</sup>

---

Fazer da Grecia antiga a unica origem da nossa civilisação, é negar a influencia que o christianismo exerceu sobre a nossa historia, as nossas ideias e os nossos costumes; é negar a evidencia.

Fazer da Grecia a unica educadora da humanidade é esquecer o papel que desempenhou o Oriente e Israel sobretudo, n'essa grande obra da elaboração das sociedades modernas. Abstrahindo mesmo do christianismo que veio do Oriente, pode dizer-se que os povos da Asia influiram em nós tanto como a Grecia. Foi Renan, o proprio Renan quem o proclamou, apesar do seu enthusiasmo pelo hellenismo, testemunhado na sua *Prière sur l'Acropole*.

Notou elle que do Oriente vieram as grandes ideias religiosas que são a base da nossa civilisação. Boudha, Zoroastro são orientaes; elaboráram poderosissimos systemas religiosos quando a Grecia fazia ainda os seus primeiros ensaios de antropomorphismo. O mysticismo dos cultos orientaes desbordava em livros cheios de poesia como o *Avesta*, quando Roma se atinha teimosamente á sequidão dos seus cultos latinos e umbrios e a Grecia tentava tímidos vãos de mysticismo nos mysterios de Eleusis.

---

<sup>1</sup> É corrente esta affirmação que entre nós teve em Oliveira Martins um partidario. Em França é ella estampada em varios manuaes escolares como os de Gauthier et Deschamps, ou Guiot et Mane, a que Jean Guiraud faz a brilhante critica que hoje transcrevemos.

Mas foi sobretudo á Biblia, o livro santo dos Hebreus, que todas as civilisações foram beber a sua inspiração religiosa. Desde as suas primeiras paginas, n'ella são magnificamente affirmadas a unidade e a magestade divinas que os grêgos apenas entreviram.

Emquanto que cada cidade do mundo hellenico adorava os seus deuses particulares, inimigos dos deuses da cidade vizinha, o Génesis annunciava um Deus universal, creador de todas as coisas, senhor da natureza e pae da humanidade; entre o pequeno deus da cidade grega e o Deus universal do Génesis que hoje a humanidade occidental adora, ha um abysmo.

É pois, ao Oriente e sobretudo ao inspirado livro de Israel que devemos a nossa concepção da Divindade, da Creação, da Providencia, ideias cuja existencia e força os nossos adversarios proclamam pelos esforços que consagram á destruição d'ellas.

Entre os gregos, a religião tinha por limites os estreitos limites da cidade; os Judeus ensinaram a universalidade da religião. O seu Deus não era apenas o Deus de Abrahão e de Jacob, como Athena, a deusa de Athenas; era tambem o Deus da humanidade e esta ideia desenvolve-se e exprime-se, em accentos admiraveis, pela bocca dos grandes prophetas de Israes.

Ao passo que a antiguidade occidental ficava encerrada na escassa concepção das suas religiões nacionaes, os prophetas judeus e sobretudo Isaias tinham a visão nitida de uma religião universal, reunindo na adoração do mesmo Deus a humanidade inteira sem distincções de raças e de condições. Ora, esta ideia forma em nossos dias todo o espirito religioso: — vem do Oriente e não da Grecia.

Os antigos gregos viveram muito tempo, antes de admittirem a unidade da raça humana, se é que alguma vez acreditaram nella. Não ensinava Aristoteles, um genio, que os escravos são de uma natureza diversa da dos homens livres?

Vêde pelo contrario, desde os primeiros capitulos da Biblia, como esta noção que todos nós hoje aceitamos, era tão clara em Israel! A humanidade inteira é nos representada como descendendo de um mesmo tronco; tem dois antepassados communs, Adão e Eva, dos quaes proyeem todos os povos, todas as raças, todos os homens, quaesquer que sejam as distincções politicas ou sociais que as separam. Mais uma grande verdade que hoje illumina a humanidade e que nos veiu do Oriente!

Os admiradores do hellenismo representam-nos a Grécia como

terra classica da liberdade e Athenas como a cidade democratica por excellencia. Mas todo o mundo hellenico na realidade não foi mais de uma aristocracia e antes d'elle, a civilisação hebraica é que mostrou possuir uma noção mais exacta da liberdade humana.

Em Athenas, sómente uma pequena parte da população gozava de liberdade individual, de liberdade politica e de direitos civicos, a maior parte dos habitantes estava reduzida á escravidão.

A massa dos escravos privada de todo o direito individual e de todo o direito politico, trabalhava para um pequeno numero de privilegiados que, sósinhos, formavam o conjuncto dos cidadãos livres. Uma *elite* em geral desprezando o trabalho, tomara parte nas assembleias, ouvia os discursos, deixava-se arrebatado pela eloquencia dos oradores, julgava, e vivia da exploração do escravo e dos povos vencidos.

Ninguem poderá apontar uma sociedade semelhante como exemplo da verdadeira democracia!

Na realidade, como todos os Estados antigos em que a escravatura era a base da sociedade, as cidades grêgas eram aristocracias estreitas, onde social e politicamente, um punhado de cidadãos livres vivia da exploração do grande numero.

Os judeus tinham uma concepção mais justa da liberdade humana; entre elles, a escravatura era apenas uma excepção temporaria. De quarenta em quarenta annos, nos jubileus, todos os escravos eram libertados e a liberdade humana restaurada em todos os seus direitos; assim, a theocracia judaica era na realidade mais larga, mais respeitadora dos direitos da humanidade do que a pretendida democracia atheniense. A liberdade natural do homem desconhecida em todo o mundo pagão devido á instituição universalmente espalhada da escravatura, era respeitada entre os judeus, pelo menos em cada anno sabbatico.

Longe de nós, porém, a intenção de desconhecer tudo o que devemos á Grecia e a Roma; a Grecia, pelas suas artes, litteratura e philosophia, Roma, pelas suas leis e jurisconsultos, vincaram profundamente as suas influencias nas nossas ideias, nos nossos costumes e nas nossas instituições.

Quer isto porém, dizer que fica diminuido o papel do christianismo e do Oriente e que a Biblia não é o livro da humanidade?...

## Chronica do mez

---

A nossa população marítima sente com desolada tristeza que vai no fim a ruidosa animação das praias, vê desaparecer, dia a dia, a colonia endinheirada que desceu das serras, trocando a pacatez modesta patriarchal dos solares pelas casinhas das praias, estylo parrana, pelo bulícios dos cafés mexeriqueiros e pela *coquetage* indiscreta dos casinos.

As primeiras chuvas ensopam as avenidas, é mais fina e penetrante a aragem das manhãs, há dias em que o céu se forra de uma fuligem pardacenta que parece coar-se á alma triste das mulheres da beira-mar.

Despovoam-se as praias...

Dos olhos dos pescadores e dos banheiros foge a alegria dos passados dias e os adeuses dos que partem são o pronuncio dos invernos longos açoutados de ventanias, a entoar lá por fóra litanias barbaras e funebres.

Depois, a fome invade os casebres, o mar estorce-se epileptico, convulso, raivoso, não dá peixe e invade — quantas vezes! — esses recintos da miseria onde as pragas se misturam com as rezas.

— Adeus... adeus até ao anno...

Há nos que partem uma vaga saudade dos *rendex-vous* da praia á hora do banho, mirões prescrutando os que chegam, inquirindo dos conhecidos os nomes das banhistas mais lindas, rainhas da praia, breve desthronadas da sua realeza ephemera.

— Até ao anno, até á epocha que vem...

Sabe Deus quem voltará e aos olhos afflora uma tristeza molhada de lagrimas.

Idilios á beira-mar, perfumes de flirts, tudo isso que encanta e sobressalta, que punge e enternece, é agora cinza esparsa, esmiada cinza de labaredas loucas...

Cahem as primeiras folhas como as primeiras chuvas, folhas que a aragem n'um arripio arremeçou ao chão, chuvas abençoadas que vem regar os campos seccos, tismados pelos calores do verão.

Já as montanhas se toucam de nevoa viva e penetrante.

Outubro vae no fim, abriram-se as escolas e fecham-se os casinos.

Quando, por longinquos tempos, a gente chegava a Coimbra pensando com inquieto sobresalto no que seria o anno e a rabugisse dos mestres, sempre o Choupal e o Mondego nos appareciam mergulhados em não sei que scismadora e perturbante melancolia que a tristeza do outomno poetisava ainda mais e mais fazia soffrer a alma ingenua dos escolares em guerra aberta com a rotina dos compendios e o theorismo ronceiro e bafento dos mestres.

Inofensiva guerra, afinal, que não demandava arguicas diplomaticas nem punha em inquietante sobresalto a vida ou o socego das republicas.

Por lá ficava em escombros a iluminada catedral de muita illusão creada em hora de febre.

A guerra de agora, exterminadora e criminosa, sorri das utopias, é no fundo uma guerra de interesses economicos que procuram valorisar-se.

Ela revestiu nos ultimos dias a sua feição mais singularmente barbara.

Reims chora a ruina da sua linda catedral. Daquela maravilha de arte florindo em goticos rendilhados e coloridos vitrais ficaram escombros fumegantes. Nada detem o formidavel impeto teutonico. Atila, brusco, violento e cruel, enternecia-se e abatia a sua furia destruidora deante de um choro de creança ou de um olhar suplicante de mulher; Guilherme, frio como as espadas do seu imperio, cerra os olhos num tragico ranger de dentes e marcha ambicioso e fatal para o suicidio lento depois de ter afogado em sangue a desgraçada Belgica e as antigas provincias da França realista.

As notas officiais da ultima hora são de um laconismo estarrecante. Os jornais portuguezes esfalfam-se a apregoar vitorias dos aliados.

Bordeus e Londres disputam no genero *carapellão* a primeira á agencia Wolf.

*A batalha do Aisne continua, a ala direita avança, o centro repeliu o inimigo. Cem mil alemães são feitos prisioneiros. O inimigo sofreu milhares de perdas. Poincaré e Joffre estão esperançasados.* Seria ridiculamente comica esta série, se tantas vidas se não perdessem pelas ensanguentadas arestas daqueles montes, lá onde reina o panico e o canhoneio, de quebrada em quebrada, vai anunciar ao mundo o sacrificio heroico da Belgica que morreu para dar a vida e ás mães francezas a morte de Guy de Cas-sagnac.

E o governo portuguez, por escuras razões dificeis de abranger e combinar, seduzido por tão convidativa dança, anuncia a mobilisação de algumas unidades no pertinaz e afincado proposito de as mandar para o teatro da guerra, como se mandam borregos para as mãos do magarêfe dos açougues. . .

E' uma aventura perigosa esta, perigosa e impopular, apesar das predicas domingueiras pelos quartos andares dos centros partidarios, mas que traz o governo obcecado, vendo em tudo o espectro dos alemães a cuja influencia chega a attribuir a sarrafusca de Mafra com ramificações ainda desconhecidas.

Aquella alteração de ordem publica, diga-se o que disser, surprehende-o a sonhar alto e então num repellão, esfregando os olhos, vá de prender, devassar e inquirir a esmo ao acaso sem indicios nem provas.

Em Mafra, os que fugiram na hora incerta do perigo inesperado, transmudaram-se em *valientes*, num movimento da consciencia que os recrimina e culpa.

Nos conciliabulos das alfurjas pactua-se a prisão de algum *peize* mais graudo.

Ha bispos que nas suas visitas pastoraes pregam a Caridade e a Fé, a Bondade e o Amôr de Deus? Prendem-se os bispos e então escolhem o chefe da Juventude Portugueza, o Bispo da Guarda, que já agora ficará na historia dos tempos revoltos e calamitosos como a figura de mais acendrado prestigio e caracter do mais fino quilate.

A sua prisão, longe de o vexar, nobilitou-o. O desterro a que o condemnaram e a outras figuras de maior relevo do extinto regimen, tornou-os mais sympathicos na desgraça do povo que detesta escusadas violencias.

Os jornaes desafectos á Republica mantem-se no meio desta



agitação com prudente serenidade? Vá de acabar com elles, e numa noite assaltam-se as redacções, empastella-se o typo, lança-se o fogo aos papeis, voam as cadeiras em estilhas, tudo para maior honra e gloria d'este regimen nada e creado numa manhã de outubro, plena de sol e de covardia, de traiçoeriras defecções e raros gestos de coragem.

Debalde José d'Alpoim apregoa a liberdade da imprensa em ódes ao *sagrado labaro da Democracia*.

Amante apaixonado da Liberdade, olha inquieto e tremulo a fremente agitação que vai pelo mundo... cada vez mais liberal, mais fervoroso apostolo das ideias liberais, como certo mercieiro que conhecemos por Vizeu em idos tempos escolares.

Vai agora para a guerra o desiludido tribuno e jornalista insigne, combater ao lado dos aliados.

Escusam os alemães de perder tempo a alvejar o inimigo. Basta disparar de olhos fechados...

*João de Castro,*

Advogado.

---



# Cartilha Catholica

PELO

PADRE ADRIANO DE MATTOS

Contém Doutrina Christã e sua explicação, Methodo de assistir e ajudar á Missa, Via-Sacra, Rosario e outras devoções e Festas da Egreja.

2.<sup>a</sup> EDIÇÃO, REVISTA E AUGMENTADA

Bom papel, excellentes gravuras, e bella encadernação em percalina. É a edição mais completa e perfeita da *Cartilha de Doutrina Christã*.

Com approvação do Ex.<sup>mo</sup> e Rev.<sup>mo</sup> Sr. D. Antonio, Bispo do Porto

Preço 100 reis

# Imitação de Christo

POR

Antonio Figueirinhas

VERSÃO, PONDERAÇÕES E METHODO DE MISSA

Obra approvada e prefaciada pelo Ex.<sup>mo</sup> e Rev.<sup>mo</sup> Sr. D. Antonio Bispo do Porto

Um volume de 703 paginas

PREÇO 300 REIS

À VENDA NA

Companhia Portugueza Editora

Rua da Boavista, 307

PORTO

ACABA DE APPARECER:

# O PARAISO DO CHRISTÃO

PELO

**Padre J. Lourenço de Mattos**

Devocionario dedicado especialmente ás  
jovens e ás senhoras.

É livro destinado a um grande successo,  
porque versa com toda a proficiencia e espi-  
rito religioso o dia, a semana, o mez e o  
anno do christão.

*Approvedo pelo Rev.<sup>mo</sup> Sr. D. Antonio,  
Bispo de Porto*

**PREÇO 400 REIS**

PEDIDOS Á

**Companhia Portugueza Editora**

Rua da Boavista, 307

PORTO